# Les Iraniens de Californie : si la République islamique n'existait pas...

Fariba Adelkhah

▶ **To cite this version:**

Fariba Adelkhah. Les Iraniens de Californie : si la République islamique n'existait pas.... Les Études du CERI, 2001, 75, pp.1-40. hal-01017013

**HAL Id: hal-01017013**
**https://sciencespo.hal.science/hal-01017013**

Submitted on 1 Jul 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Études du CERI
N°75 - mai 2001

# Les Iraniens de Californie : si la République islamique n'existait pas...

**Fariba Adelkhah**

Centre d'études et de recherches internationales
Sciences Po

# Les Iraniens de Californie : si la République islamique n'existait pas...

**Fariba Adelkhah**
*CERI, Sciences Po*

Venue à Los Angeles pour réaliser une étude sur la communauté iranienne de confession musulmane en Californie, il m'aura suffi de parcourir quelques dizaines de mètres en sortant de mon hôtel, le jour même de mon arrivée, pour entrer dans le vif du sujet. Certes, je n'avais pas choisi par hasard de descendre dans le quartier de Westwood. Outre la proximité de UCLA, au nord, je savais que celui-ci abrite un nombre important d'Iraniens. Mais je ne pus m'empêcher d'être surprise en voyant le nombre de magasins le long de Westwood Boulevard, entre Whilshire et Olympic Boulevard, qui présentaient des enseignes bilingues en américain et en persan : librairies, rédactions de journaux, restaurants, pâtisseries, agences de change, salons de coiffure, cabinets d'avocat, agences de voyage, épiceries, salons de photographe, boutiques de photocopie, galeries d'antiquité, commerces de tapis, disquaires, ateliers de confection, cours de dessin et de langue persane, médecins, opticiens, agences immobilières et assurances se succédaient numéro après numéro. Le quartier s'affiche clairement comme étant iranien, et l'un de mes interlocuteurs, anglais, me dira d'ailleurs, quelques semaines plus tard, en réponse à ma surprise de l'entendre parler le persan, qu'il l'avait appris non pour des raisons personnelles, mais par ce qu'il n'avait pas eu le choix s'il voulait faire ses courses à Westwood !

Le poids de la diaspora iranienne à Los Angeles, depuis la Révolution de 1979, est un fait bien connu, et l'on a pu parler, à propos de la mégapole, d'« Irangeles »[1]. Néanmoins, à y regarder de plus près, l'on y est moins en Iran qu'à Téhéran - un journaliste parle de

[1] Ron Kelley et al., *Irangeles. Iranians in Los Angeles*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1993.

« petit Téhéran »[2] - et même, plus précisément, dans un Téhéran suranné, une espèce de réinvention ou de reconstitution quelque peu nostalgique du Téhéran des années 1970. La plupart des enseignes se réfèrent implicitement, pour un habitant de la capitale iranienne, à des lieux qui étaient en vogue à cette époque : *Shamshiri* pour un restaurant, en hommage à un cuisinier renommé pour ses *chelokebab*, qui a fait ses premières armes dans le milieu du bazar ; *Tochal* pour une épicerie, en souvenir de la promenade hebdomadaire dans la montagne ; *Dehkhoda* pour une librairie/bibliothèque, en commémoration du grand encyclopédiste du règne de Reza Shah ; *Band-o abrou* pour un salon de coiffure, qui se place ainsi, sans aucun complexe, sous les auspices de techniques anciennes de rasage et d'épilation au pays de l'électronique et autres systèmes lasers ; *Gol-o bolbol* pour un glacier, qui clame de la sorte sa fidélité à une variété de dessert appréciée des *bazari* dans les années 1960[3]. C'est bien la culture urbaine de la Téhéran impériale de Mohammad Reza Shah que le voyageur redécouvre soudain, une capitale que marquaient non seulement la célébration de la monarchie mais également les derniers feux des pratiques sociales du bazar, avec ses commerçants et ses *javânmard*, la montée en puissance des classes moyennes dopées par l'argent du pétrole, l'arrivée d'un nombre croissant de travailleurs venus des provinces, une certaine libéralisation des mœurs. Un tel flash back est d'autant plus remarquable que dans les années 1970 les Téhéranais avaient coutume d'occidentaliser les enseignes de leurs commerces. Il se confirme en l'occurrence que la délocalisation, la déterritorialisation - ici sous la forme de l'exil et de l'émigration - d'une population donnée l'incite à produire du local, du particulier, du territorial, au moins sur un plan affectif[4].

Deuxième surprise, il ne me fallut pas plus d'un marchand de journaux pour trouver, bien exposée et distribuée gracieusement - parmi des publications importées d'Iran, des titres célébrant les fastes de l'Empire, des magazines professionnels, politiques ou sportifs - une revue musulmane, *Iman* (la foi) - pour Iranian Muslim Association of North America - alors que l'on dit la diaspora iranienne en Californie vouée au « show biz », à l'argent et à la consommation plutôt qu'à la dévotion : dans l'enquête de référence menée à la fin des années 1980 par Mehdi Bozorgmehr, Georges Sabagh et Claudia Der-Martirosian, seuls 2 % des interviewés confessaient une pratique religieuse, et le sécularisme des musulmans était particulièrement notable[5] ; « la religion ne joue pas un rôle critique dans l'identité des musulmans iraniens à Los Angeles », écrivent encore aujourd'hui ces auteurs[6]. Sur son présentoir, la revue *Iman,* plus épaisse que les autres journaux gratuits, attirait l'œil : d'excellente présentation, paraissant à intervalles presque réguliers, ses colonnes ne faisaient pas que restituer un monde révolu. Les publicités y étaient plutôt rares et elles ne se contentaient pas de vanter les mérites de tel produit de beauté,

---

[2] *Hamsayegan/In-hafteh*, 15 août 2000, 1998, p. 1.

[3] M.M.J. Fischer et M. Abedi font une remarque similaire au sujet de Houston, *Debating Muslims. Cultural Dialogue in Postmodernity and Tradition*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1990, p. 263.

[4] B. Meyer, P. Geschiere eds., *Globalization and Identity. Dialectics of flow and closure*, Oxford, Blackwell, 1999.

[5] M. Bozorgmehr, G. Sabagh, C. Der-Martirosian, *Religious Ethnic Diversity among Iranians in Los Angeles*, Los Angeles, UCLA Center for Near Eastern Studies, 1991, multigr. p. 14.

[6] Mehdi Bozorgmehr, Georges Sabagh, *The Salient Identities of Iranian Muslims in Los Angeles*, communication présentée au « Muslim Identities in North America Conference », Irvine, Humanities Research Institute, University of California, 20-21 mai 2000, multigr., p. 20.

de telle agence immobilière, de tel *lawyer* capable de défendre ses clients aux prises avec les mille et un contentieux qui émaillent la vie quotidienne aux Etats-Unis. Les violentes polémiques et les anathèmes politiques y semblaient ignorés. Surtout, l'adresse donnée dans l'ours n'était pas une coquille vide : on y répondait au téléphone et on s'y montrait disponible, contrairement aux autres publications dont je fis l'achat. Ce fut donc par le biais de cette *Iman* que j'entrai dans mon sujet. Il s'avéra vite que la composante islamique de la communauté iranienne en Californie était plus importante que ne le laissait penser l'aura de celle-ci, singulièrement à Los Angeles. Sous les paillettes, et derrière les feux de la rampe, la foi ?

## LA COLONIE IRANIENNE DE LOS ANGELES

Sans reprendre une étude sociologique de la diaspora iranienne aux Etats-Unis, et plus spécialement à Los Angeles, qui a déjà été menée dans plusieurs ouvrages et articles de qualité[7], rappelons quelques données essentielles. A la suite de 1979 la présence iranienne en Amérique du Nord a changé de nature. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, à une époque où triomphaient les sentiments antibritanniques, flattés par Mohammad Mossadegh, les Etats-Unis étaient devenus une destination appréciée des Iraniens pour des séjours touristiques et universitaires ou pour des formations professionnelles, notamment militaires. En outre, de 1950 à 1977, l'Immigration and Naturalization Service avait dénombré 35 000 immigrants en provenance d'Iran, le flux s'étant accéléré à partir du boom pétrolier de 1974.

A partir de 1979, les Etats-Unis ont accueilli nombre d'Iraniens fuyant le nouveau régime, puis la guerre avec l'Irak, la conscription et la crise économique, ou plus simplement voulant rejoindre parents, enfants ou époux. On estime parfois les Iraniens qui s'y sont installés de façon plus ou moins durable à plus d'un million, mais la communauté a tendance à surestimer son poids démographique[8], et on verra d'ici peu que les statistiques sont difficiles à interpréter de façon précise.

Il faut d'abord relever que cette communauté iranienne a fait souche, que son origine sociale était bien délimitée (les classes moyennes ou les grandes familles de l'Empire), qu'elle était de ce fait remarquablement éduquée et fortunée, qu'elle était pluriconfessionnelle (avec une surreprésentation des minorités religieuses : Juifs, Bahaïs, Arméniens, Assyriens, Zoroastriens), et que son orientation politique était largement monarchiste et/ou areligieuse, sans néanmoins être exclusive d'autres sensibilités politiques. Cette caractérisation générale de la communauté iranienne a pu évoluer avec le temps, au fil des regroupements familiaux, des flux internes à la diaspora, de l'évolution

---

[7] Hamid Naficy, *The Making of Exile Cultures*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1993 ; Ron Kelley et al., *op. cit.* ; Maboud Ansari, *The Making of the Iranian Community in America*, New York, Pardis Press, 1992 ; Barbara Ann Neibel, *In Search of Health : Cultural Factors Influencing Health Care Decision-Making and Utilisation of Health Services by Iranian, Salvadoran and Vietnamian Refugees*, Ph.D. in Anthropology, University of California, Los Angeles, 1991 ; Claudia Der-Martirosian, *Economic Embeddedness and Social Capital of Immigrants : Iranians in Los Angeles*, Ph.D. Dept. of Sociology, UCLA, 1996.

[8] Ron Kelley et al., *op. cit.*, p. 70.

de la République islamique et de ses relations avec les Etats-Unis. En particulier des personnes moins fortunées et éduquées l'ont rejointe pour des raisons strictement économiques, et les allers et retours entre l'Amérique et l'Iran se sont banalisés. C'est sans doute en fonction de ces évolutions que l'islam s'est progressivement à nouveau affirmé dans le jeu de la colonie irano-américaine au cours des années 1990, parfois à l'initiative du clergé métropolitain, après qu'eut été dissoute l'Association islamique, très active avant la Révolution, mais dont les principaux animateurs avaient regagné la mère patrie[9]. Cependant de telles inflexions sont loin de gommer les éléments structurants de départ, dont la prégnance suscite précisément ce sentiment de suranné que dégage le milieu : l'iconographie de la presse ou des devantures reste très marquée par une époque révolue, ainsi que nous en avons d'emblée fait l'observation, et la communauté continue de nourrir une sourde défiance à l'encontre de la République, bien que l'arrivée au pouvoir de Mohammad Khatami ait incontestablement modifié le climat et que les échanges avec le pays se soient multipliés en dépit du maintien des obstacles administratifs du côté américain.

Los Angeles est aujourd'hui la porte d'entrée des Etats-Unis pour la majorité des immigrants, toutes nationalités confondues, comme l'était jadis New York, mais la mégapole exerce depuis longtemps une fascination particulière sur les Iraniens, ne serait-ce que pour son climat, l'aura de Hollywood et de Beverly Hills, le prestige de USC et de UCLA. Il était donc inévitable que la « ville globale » capte une bonne partie des exilés de 1979 et se transforme en « Irangeles ». Néanmoins le chiffre d'un million d'Iraniens résidant en Californie du Sud est très exagéré selon l'éditeur du *Iranian Directory Yellow Pages* de Los Angeles, Bijan Khalili, qui, sur la base de la diffusion gracieuse de sa publication - 40 000 exemplaires - avance l'hypothèse de 500 000 Iraniens en Californie, dont 250 000 dans Los Angeles County[10]. Les quartiers et les villes de prédilection de la communauté sont Westwood, Beverly Hills, San Fernando Valley, Encino, Glendale, Santa Monica, sans qu'il y ait jamais une concentration de la communauté telle que l'on puisse parler d'une « Iran Town », comparable aux China Town ou Little Italy des grandes villes américaines. Certains de ces quartiers semblent avoir une connotation ethnique ou religieuse. En particulier les Arméniens habitent souvent Glendale où se trouve St Mary, leur église apostolique, les Bahaï Santa Monica/West Los Angeles, les musulmans Santa Monica/Palms, tandis que les commerces des Juifs, notamment les joailleries, sont souvent situés dans Downtown et que ces derniers résident volontiers à Westwood ou à Beverly Hills[11]. Depuis quelques années, la ville de Irvine, dans Orange County, tend à s'ériger en pôle musulman avec la construction de plusieurs centres culturels et religieux,

---

[9] L'un de ses leaders avait été Mohammad Yazdi, qui possédait la double nationalité iranienne et américaine, devint ministre des Affaires étrangères et succéda à Mohammad Ali Bazargan à la tête du Mouvement de libération nationale.

[10] Entretien. La radio AM 670, en citant *L.A. Times*, évalue à 600 000 le nombre de ses auditeurs dans le Sud de la Californie, et le Centre islamique de Beverly Hills avance pour la même zone le nombre d'un million de musulmans, dont 500 000 seraient des chiites iraniens. Mehdi Bozorgmehr et Georges Sabagh arrivaient en 1988 à un chiffre de 341 000 Iraniens aux Etats-Unis, dont 74 000 à Los Angeles. Le recensement de 1990 estimait à 216 000 le nombre des personnes nées de parents iraniens et à 235 000 celui des personnes d'ascendance iranienne vivant aux Etats-Unis (dont respectivement 117 000 et 108 000 en Californie).

[11] M. Bozorgmehr, *Internal Ethnicity : Armenian, Bahai, Jewish, and Muslim Iranians in Los Angeles*, UCLA, Ph.D Dissertation, 1992, pp. 168-169.

par contraste avec une L.A. plus marquée par le dynamisme des Juifs dans les affaires, le monde du spectacle et l'audiovisuel.

La plupart des travaux de référence insistent sur ces particularismes ethno-confessionnels et sur leur territorialisation par quartiers. Mais en réalité la circulation et les échanges entre ceux-ci sont permanents, et les Iraniens de la Californie du Sud forment un ensemble, comme l'illustre l'analyse du monde de la pop music : les musiciens sont souvent musulmans ou arméniens, et les producteurs juifs[12]. La colonie est ainsi parcourue par un double mouvement, moins contradictoire qu'il n'y paraît. D'une part, chacun de ces sous-ensembles ethno-confessionnels développe une vie communautaire propre avec le souci de préserver sa foi, ses traditions, son identité et, d'une certaine manière, l'expérience de l'émigration a exacerbé ces consciences culturelles, en partie du fait de la concurrence économique entre opérateurs. De l'autre, il existe bel et bien une communauté iranienne que cimentent des représentations et des habitudes convergentes, une sociabilité partagée, de multiples échanges entre les familles, dans le monde des affaires, dans celui du spectacle, et même dans le champ religieux, y compris en l'occurrence par le biais de conversions croisées d'une confession à l'autre ou par celui de pratiques similaires, telles que les vœux ou les dons. Certains analystes vont jusqu'à parler d'une « nation en exil » et à se référer à l'ouvrage classique de Benedict Anderson sur « la communauté imaginée ». Il est par ailleurs révélateur que les blagues ethnoconfessionnelles - par exemple au détriment des Turcs, des Rashti, des Ispahanais, des Arabes ou des Juifs - sont proscrites des ondes communautaires, à l'instar de ce qui se passe en Iran même.

Faute de statistiques recoupant l'appartenance religieuse et la nationalité d'origine, force est de s'en remettre à nouveau à l'équipe de *Yellow Pages* pour appréhender la diversité confessionnelle de la communauté. Sur ces 500 000 Iraniens de Californie, 35 000 seraient juifs, 5 000 bahaïs, 5 à 7 000 zoroastriens, 20 000 arméniens, 5 000 assyriens[13]. Les deux derniers sous-ensembles ont d'ailleurs tendance, du fait de leur langue, à se détacher de la communauté iranienne pour être absorbés par leurs coreligionnaires d'autres origines[14], au contraire des juifs persanophones qui ont leurs propres synagogues et écoles. Quoi qu'il en soit de ces ordres de grandeur, la majorité ( près de 80 %) de la communauté iranienne est musulmane, au moins culturellement. Cette donnée sociologique de base doit être gardée à l'esprit car elle a été trop souvent occultée par la proéminence du monarchisme et du monde de l'argent et du spectacle, ou par le surcroît d'influence, fictif ou réel, que la composante juive de la communauté iranienne est censée avoir tiré de ses liens avec ses coreligionnaires, réputés avoir, à tort ou à raison, un accès privilégié au pouvoir, aux affaires, aux médias.

---

[12] H. Naficy, *op.cit.*, p. 57.

[13] L'essentiel de la communauté assyrienne aux Etats-Unis - environ 140 000 personnes - réside à Chicago.

[14] Néanmoins, survivance ou renouveau, deux églises arméniennes, l'une à Irvine et l'autre à San Diego, proposaient encore, via les journaux, les affiches publicitaires et les *Yellow Pages*, des messes en langue persane au printemps 2000.

## L'EMIGRATION COMME EVENEMENT

Quelle que soit l'importance numérique de la colonie iranienne à Los Angeles, on peut estimer que la « ville globale » - ou « village mondial » *(dehkadeh jahâni*) selon la revue *Hamsâyegân* (Les voisins), naturellement par référence à la thèse de Mac Luhan - est d'une certaine manière une ville iranienne à part entière qui pèse sur le devenir de la mère patrie, du moins par sa production culturelle et, de façon plus difficile à cerner, par sa puissance financière. Sans doute y a-t-il une part d'exagération quand on dit que Los Angeles est la principale agglomération iranienne à l'étranger, la « capitale des Iraniens hors d'Iran » selon l'expression persane consacrée. Dubaï, voire Istanbul pourraient à juste titre rivaliser avec elle, encore que ni l'une ni l'autre ne donne lieu à des regroupements familiaux en bonne et due forme[15]. Néanmoins il est vrai qu'il est de plus en plus difficile de comprendre certaines transformations de la société iranienne sans intégrer le facteur californien. L'un des problèmes de la République islamique n'a t-il pas été, jusqu'à une date récente, de limiter la circulation des cassettes et des vidéos, dites dépravées, enregistrées à Los Angeles, qui rencontrent un succès indéniable auprès de la jeunesse ? Il est donc utile de préciser le processus de migration et de formation d'une diaspora qui relie l'Iran à Los Angeles, et réciproquement - processus qui à bien des égards rend assez vaine la quête statistique.

En effet ce processus relève de l« événementiel » avant de devenir structurant. Pour les acteurs concernés, il consiste en une série d'étapes qui constituent *in fine* un itinéraire. Ces étapes sont vécues de façon plus ou moins dramatique ou héroïque, elles sont également plus ou moins partagées. Ainsi, l'exil au lendemain de la Révolution ou durant la guerre avec l'Irak a représenté une épreuve collective intensément vécue, qui continue de marquer la conscience socio-politique de la communauté. Il faut en particulier insister sur l'épisode de la prise des otages, qui a placé cette communauté, et singulièrement ses membres musulmans, entre le marteau de la colère de l'opinion américaine qui confondait islam, terreur révolutionnaire et République, et l'enclume de sa propre détestation du régime. Plusieurs de mes interlocuteurs m'ont confié qu'ils dissimulaient à l'époque leur identité et se faisaient passer pour des étudiants sud-européens ou des Afghans[16]. En ces temps politiquement très difficiles, les relations avec l'Iran avaient par ailleurs été presque complètement interrompues et les membres de la communauté étaient coupés de leurs familles. Il a fallu attendre la victoire chevaleresque des Iraniens sur les Américains à Lyon, lors de la Coupe du monde de football, puis et surtout le match amical entre les deux équipes nationales, à Rowsboll (Pasadena, Los Angeles County), le 16 janvier 2000, qui s'était fort opportunément soldé par un score nul, pour que ce sentiment de malaise, voire de honte, se dissipe et pour que

[15] Fariba Adelkhah, « Le retour de Sindbad. L'Iran dans le Golfe », *Les Etudes du Ceri* 53, 1999.

[16] En revanche les Irano-Américains ne semblent pas avoir souffert de l'« effet Ben Laden » au cours de ces dernières années.

l'iranité devienne à nouveau un motif de fierté.

Mais ces événements collectifs, « heureux » ou « malheureux », sont eux-mêmes interprétés à travers le prisme d'histoires individuelles et familiales qui ont beaucoup en commun et cependant sont absolument irréductibles les unes aux autres. L'émigration, l'exil, l'expatriation sont affaires de départs, de voyages, de naissances, de deuils, de séparations, de rencontres, de retrouvailles, de succès, d'échecs, de retours. Il s'agit des biens et des relations que l'on laisse derrière soi en Iran sans toujours avoir réellement réfléchi à (ou mesuré) la durée de la rupture ; de peurs et d'enthousiasmes devant l'inconnu ; du sentiment de déclassement que provoquent les difficultés matérielles de l'exil et le changement de mode de vie ; de nostalgie pour la terre natale et surtout pour ce temps que l'on n'arrive pas à rattraper, celui du passé ou de sa propre jeunesse. Il y a aussi le ravissement d'avoir la chance d'être là où - pense-t-on - l'avenir se forge. Et ce d'autant plus que le monde entier, et notamment tant de proches, semblent vous envier. De ce point de vue Los Angeles et plus largement la Californie occupent une place à part dans l'émigration des Iraniens. C'est par excellence la terre des opportunités, où il est aisé de trouver un travail qualifié - et non pas seulement un emploi dans un parking ou la restauration, comme ailleurs en Amérique - et qui constitue ainsi le vrai tremplin pour la réussite sociale. C'est également la terre de l'égalité et du multiculturalisme, où la barrière raciale entre WASP et émigrés s'atténue, au moins dans la conscience iranienne et pour ce qui est du domaine professionnel. En outre, cette nouvelle frontière a elle-même sa nouvelle frontière, le Mexique, où les Iraniens ne sont pas les derniers à se projeter économiquement. Los Angeles est bien la destination finale naturelle - le « bout du monde » (*akhar-e donyâ*) - à laquelle aspirent tous les migrants iraniens, y compris ceux d'entre eux qui résident ailleurs aux Etats-Unis ou au Canada.

Ainsi, pour la plupart des personnes concernées, et notamment pour celles qui n'ont pu suivre la procédure normale faute de s'y être prises suffisamment tôt, avant l'affaire des otages (novembre 1979), le processus de migration et de formation d'une diaspora se confond, au cas par cas, avec une série de micro-événements individuels ou familiaux, que l'on peut résumer par le modèle suivant :

*Séquence 1* - un membre de la famille, le père, ou la mère avec les enfants, ou encore le fils aîné, quitte l'Iran, légalement ou clandestinement, pour s'installer en Europe, notamment du Nord, éventuellement via la Turquie, le Pakistan, l'Irak, la Chine, la Thaïlande ou Taiwan. Cette première séquence, qui peut durer plusieurs mois, voire plusieurs années, donne éventuellement lieu à un premier regroupement familial, principalement sur une base nucléaire.

*Séquence 2* - Départ vers l'Amérique du Nord, directement vers la Californie ou avec des étapes intermédiaires dans d'autres Etats, le Canada étant un sas commode.

*Séquence 3* - Obtention de la *green card*, puis de la citoyenneté américaine, chacun de ces statuts administratifs offrant de nouvelles possibilités de voyage, y compris de séjours en Iran avec possibilité de retour aux Etats-Unis, et permettant de réaliser de nouvelles phases de regroupement familial au profit de parents, de frères et de sœurs, de neveux ou de nièces. C'est en particulier la naturalisation qui ouvre la voie à la délivrance de nouvelles *green cards* pour les parents. Dix ans sont parfois nécessaires pour qu'une famille élargie se trouve ainsi réunie[17].

[17] Grâce au soutien de leurs coreligionnaires, les Iraniens juifs ou arméniens peuvent raccourcir et simplifier cet itinéraire migratoire et se voient faciliter le regroupement familial.

Ce qui est frappant, dans cet enchaînement de séquences, c'est que les statuts administratifs les plus favorables et l'intégration à la société américaine sont simultanément producteurs d'iranité. Il n'est pas rare que le détenteur d'une g*reen card* passe la moitié de l'année en Iran tout en attendant sa naturalisation, qui seule favorisera un regroupement familial[18]. Celui-ci ne sera pas pour autant renonciation des nouveaux venus à leur terre d'origine, mais plutôt accélération ou multiplication des allers et retours entre celle-ci et la Californie, avec leurs lots d'échanges économiques, matrimoniaux et culturels.

A l'échelle des individus, ce modèle séquentiel est vécu en termes d'histoires de vie singulières, avec leurs événements universels et pourtant spécifiques, tels que les naissances, les unions, les divorces, les décès, - et aussi en termes d'aventures personnelles. De ce fait l'émigration s'exprime à travers des récits épiques qui peuvent revêtir, nous l'avons vu, une dimension collective - les grandes forces de l'Histoire y sont présentes : la Révolution, la guerre, le terrorisme, la répression, - mais qui relèvent aussi de la quotidienneté et de la banalité, érigées en saga. Quand on les suscite, chacun de ces récits prend un temps considérable. Additionnés les uns aux autres, ils forment un narratif de fond dans les réunions ou les conversations privées, dans les émissions radiophoniques qui accordent une grande place aux interventions des auditeurs[19], dans le courrier des lecteurs, ou encore, sur un mode indirect, dans les romans à l'eau de rose, les feuilletons, les éditoriaux de la presse communautaire. Les différentes étapes du modèle séquentiel sont constamment citées comme repères par les locuteurs ; les différents épisodes sont situés par rapport aux villes successives de résidence dont la chaîne constitue comme un parcours obligé, tant et si bien que chaque discussion s'apparente à un tour du monde virtuel. Par exemple l'une de mes informatrices, d'origine shirazi, étudiante à Santa Monica (Los Angeles County), résidait auparavant au Canada, avait des parents en Bosnie et en Allemagne, avait vécu le temps d'un mariage malheureux au Koweit. Et une lettre dans un courrier des lecteurs relate la mésaventure suivante d'une femme en quête d'assistance : ayant perdu son premier mari en Iran, elle épouse en Allemagne un ami de celui-ci ; son nouveau conjoint fait des affaires avec Dubaï et l'Iran ; mais elle apprend au cours d'une conversation téléphonique fortuite l'existence d'une co-épouse, de nationalité turque, dont les parents ont des affaires en Asie centrale et en font profiter leur gendre[20].

On ne peut comprendre l'expérience de la migration et de la diaspora si l'on ne saisit pas ce caractère d'épopée du quotidien qui lui est centrale et s'érige en mythe fondateur d'une nouvelle iranité, vécue en termes de « génération victime » ou « égarée » (*âvâreh*), de

---

[18] Le *lawyer* Bijan Assil, qui précise avoir été l'avocat de Sofia Loren et de Arnold Schwarzenegger, publie à intervalles réguliers dans la presse communautaire l'annonce suivante : « Aux Iraniens propriétaires d'une usine ou commerçants, petits (*kaseb*) ou grands (*tâdjer*). Que vous soyez en Iran ou partout ailleurs dans le monde, vous pouvez, en créant une succursale de votre affaire aux Etats-Unis, obtenir en trois mois une g*reen gard*. Celle-ci sera aussi valable pour votre épouse et vos enfants âgés de moins de 21 ans. N'oubliez pas que vous pouvez obtenir votre g*reen card* sans être physiquement présent sur le territoire américain. Les citoyens canadiens et mexicains peuvent obtenir en moins de sept jours un permis de travail valable un an. Les citoyens américains peuvent obtenir une g*reen card* pour leurs parents ou leurs enfants ».

[19] Hamid Naficy insiste sur l'importance de cette combinaison de la radio et du téléphone dans la formation de l'imaginaire de la communauté irano-californienne, *op. cit.*, p. 39.

[20] *Javânân* 681, 23 juin 2000, p. 9.

résistance à la tyrannie des clercs et d'injustice des confiscations. Cette épopée de l'émigration est clairement familiale. Néanmoins on ne doit pas occulter sa dimension plus strictement individuelle, que révèle par exemple l'importance des relations d'amitié, y compris professionnelles, tout au long de son déroulement.

A bien des égards la mise en scène épique de l'aventure migratoire est une compensation nécessaire à la perte de ce que l'on a laissé derrière soi et à l'étroitesse, ressentie comme telle, de son existence réelle. Elle est également une façon de rehausser sa réussite et de maximiser les effets de distinction que l'on en tire. Mais il y a plus. Le mode épique est un mode d'appropriation de l'émigration et de l'existence quotidienne, par transformation de sa propre petite histoire, parfois burlesque, en Histoire. Il exprime également le refus du fatalisme ou d'un temps révolu, que le train-train quotidien fait amèrement ressentir au militant engagé et enthousiaste d'hier. Il lui permet ainsi de se resituer au cœur de l'action. « Heureux les gens qui ont cessé de penser qu'il y a un « là-bas ». La vie, c'est ce qu'on a maintenant et ici. Mais c'est tellement difficile de se le dire comme cela », me confie l'une de mes interlocutrices, après avoir insisté sur la rupture de ses liens avec l'Iran depuis la mort de sa mère.

## L'INVENTION CONSERVATRICE DE L'IRANITE

Même si la proportion en son sein des immigrants ordinaires est finalement élevée[21], la matrice de la diaspora iranienne en Californie a été l'exil politique qu'ont provoqué la Révolution de 1979, puis la répression au nom de l'islam ou de la sécurité nationale au début des années 1980. On pourrait en attendre une rupture claire avec l'ordre moral instauré par la République. Mais ce serait sans compter avec le caractère en définitive profondément conservateur du milieu dont cette communauté est généralement issue, conservatisme social que ne doit pas occulter la réputation « progressiste » du Shah. En effet, à trop insister sur la Révolution blanche (1963) et ses suites supposées, à trop voir dans l'Empire le vecteur de la modernisation et de l'occidentalisation, par opposition à l'obscurantisme supposé des religieux, on s'interdit de remarquer combien le régime verrouillait le changement social sous couvert de contrôle absolu du champ politique, et ce jusqu'au sein de l'armée, toujours suspectée d'être tentée par le nationalisme ou ce que l'on n'appelait pas encore l'islamisme, toujours soupçonnée également de menacer à terme la prééminence du monarque. Les politiques publiques de l'Etat, aussi réformatrices fussent-elles, n'étaient pas par ailleurs en prise directe avec les dynamiques sociales du pays profond, hormis le fait qu'elles s'étaient heurtées à l'opposition d'une partie de la classe dirigeante avant même celle du clergé. D'une part, la société iranienne était habitée par un solide traditionalisme que blessaient la Révolution blanche et l'occidentalisation. De l'autre, elle était traversée par de réelles mobilisations culturelles, religieuses, sociales,

[21] 57 % à la fin des années 1980, selon Mehdi Bozorgmehr et Georges Sabagh (« Are the characteristics of exiles different from immigrants ? The case of Iranians in Los Angeles », *Sociology and Social Research* 71 (2), 1987, pp. 77-84.)

voire politiques qui étaient immédiatement assimilées à une menace sur la sécurité nationale.

Mais, au-delà, le fait majeur de cette époque était probablement la quête, par tous les acteurs politiques, d'une authenticité ébranlée par l'« occidentalite »[22]. Aussi bien les nationalistes laïques que les communistes ou les islamistes entendaient œuvrer à la sauvegarde de cette identité culturelle. Tel était l'objectif du Shah lui-même, ou du moins son système de légitimation, dès lors qu'il se plaçait sous le signe de la Perse immémoriale en célébrant les fastes de Persépolis (1971). En tant que mouvement de retour sur soi, cette idéologie de l'authenticité avait un fort potentiel conservateur, voire chauvin, de par son caractère exclusif et autoritaire. Les sentiments et les pratiques démocratiques n'étaient pas les qualités premières des oppositions à la monarchie, et on oublie trop souvent que des auteurs comme Alexis Carrel ou Erich Fromm, traduits en persan, figuraient parmi leurs références privilégiées[23]. Naturellement l'œuvre de ces derniers ne revêtait pas forcément, en Iran, la même signification que dans la France de l'entre-deux guerres. Et la société était en proie à une soif d'ouverture, notamment en matière de mœurs, qui contredisait bien souvent sa recherche d'iranité authentique, parfois chez ceux-là même qui s'en réclamaient. Ce genre de contradictions étaient notamment fréquentes chez les militants.

Néanmoins, sous le régime du Shah, les jeunes qui se voulaient « être-en-société » et investir l'espace public, pouvaient - au moins jusqu'au début des années 1970 - être emmenés à la gendarmerie ou se voir raser la tête (pour les garçons) s'ils étaient surpris accompagnés d'une personne du sexe opposé « sans raisons valables ou légitimes ». La police des mœurs, le contrôle social que l'on impute à la République islamique sont en réalité une affaire beaucoup plus ancienne - la période Mossadegh avait notamment été marquée par la réhabilitation nationaliste d'un certain ordre moral - et ils n'ont fait contraste qu'avec les dernières années de l'Empire, du fait de la libéralisation mise en œuvre dans ce domaine par le gouvernement de Abbas-Ali Hoveida - une ouverture dans laquelle plus d'un intellectuel laïque n'a vu que le comble de la corruption (*fesâd*) et du désordre (*bi band-o bâri*), à l'instar du grand poète Mehdi Akhavan Sales.

C'est précisément cet Iran en quête de son identité et de son authenticité que les émigrés ont transplanté en Californie et qu'ils continuent de faire vivre, quitte à se transformer en « super-Iraniens »[24]. A les observer, on se surprend à penser que si la République islamique n'existait pas il leur faudrait l'inventer... De façon assez classique, l'expérience sociale de l'immigration a joué le rôle de conservatoire d'une iranité constamment remodelée sur un mode passablement rétrograde.

---

[22] Par référence au fameux essai de Djalal Al-e Ahmad, *L'Occidentalite. Gharbzadegui*, Paris, L'Harmattan, 1988.

[23] Houchang Chehabi, *Iranian Politics and Religious Modernism. The Liberation Movement of Iran under the Shah and Khomeini*, Londres, Tauris, 1990, pp. 47, 50, 70.

[24] Ron Kelley et al., *op. cit.*, p. 168.

Cela est particulièrement évident dans les pratiques familiales. Au sein des maisonnées la division des tâches est tout ce qu'il y a de plus classique. Les hommes se consacrent à leur métier et sont fréquemment absents du foyer, singulièrement lorsqu'ils exercent une profession libérale ou commerciale. Les femmes, quant à elles, élèvent ou plutôt couvent les enfants et ne vivent souvent qu'à travers ceux-ci. Dans les milieux aisés des médecins, des avocats, des ingénieurs, peu d'entre elles ont un métier, et leurs activités sociales sont essentiellement d'ordre caritatif, restant de la sorte centrées sur l'espace de la famille[25]. Il est encore très rare de voir des hommes conduire leurs enfants à l'école ou participer aux tâches ménagères. Les femmes demeurent en charge de la tenue du foyer, de sa décoration, des réceptions, dont elles tirent leur honneur, ainsi que des égards que leur réservent leurs maris, qui sous forme de bijou, qui sous forme d'une voiture dernier cri : « Mon mari pense toujours qu'il n'y a aucune concession possible quand il s'agit de la sécurité de ses enfants », expliquera l'une de mes interviewées en me faisant monter dans son 4x4, en plein cœur de Los Angeles. Si elles prennent le volant, c'est pour mener leur fils au tennis, faire des courses au supermarché, aller chercher un parent à l'aéroport, ramener la femme de ménage mexicaine à sa station de bus, ou se rendre à une projection de film iranien à UCLA, à une conférence consacrée à Roumi, à un stage organisé par Farhang Holakooi ou une rencontre animée par *Iman*. Que le mari s'absente, et elles font venir chez elles leur mère bien que leur fils aîné ait déjà 14 ans, car l'Amérique est décidément une société d'insécurité.

Il est trop tôt pour savoir si les nouvelles générations reproduiront ce modèle familial quelque peu étouffant, commun aux Musulmans, aux Juifs et aux Arméniens[26]. Mais elles semblent en prendre le chemin si l'on s'en tient aux pratiques matrimoniales. Le mariage reste sans conteste la grande affaire de leur vie, pour le plus grand profit des différents services de Westwood Avenue : photographes avides d'« immortaliser le regard des amoureux à l'instant même où se nouent leurs liens », imprimeurs qui rappellent que « publier ses faire-part en persan porte bonheur », traiteurs qui cuisinent « selon le goût iranien » , coiffeurs qui assurent des « sourcils orientaux », fleuristes qui ne manquent pas d'assortir leurs offres commerciales de cadeaux ou de réductions de prix si leurs prestations sont liées à l'heureux événement. Ce n'est que par le mariage que le jeune Iranien de Californie peut légitimement, dans la plupart des cas, s'émanciper du domicile parental tout en se protégeant des médisances. Le départ dans une université lointaine ne coupe pas le cordon ombilical, et il n'est pas rare que des jeunes hommes de 28 ans vivent encore chez leurs parents. Il est néanmoins à noter que les filles, placées sous un contrôle de loin plus strict que celui auquel sont soumis leurs frères, affichent un plus grand souci d'autonomie que ceux-ci, même si cette soif d'indépendance est de courte durée puisqu'elles se marient généralement assez jeunes.

---

[25] Dans les milieux moins favorisés, les femmes sont économiquement plus actives et l'émigration a pu favoriser leur accès au marché du travail (cf. Ron Kelley et al., *op.cit.,* pp. 187 et 191). Mais elles restent cantonnées dans l'informel, l'artisanat, les services peu qualifiés. 30 % des adhérents au Network of Iranian American Professionals of Orange County (NIPOC) sont des femmes, mais il s'agit souvent des épouses de membres et le *board* leur reste fermé.

[26] Les familles juives et arméniennes seraient plus traditionalistes encore que les familles musulmanes. Cf. Ron Kelley et al., *op. cit*., p. 195.

La confession d'une mère de famille recueillie par le rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Javânân*, Mehdi Zokai, est très révélatrice de ce climat passablement pesant de la « société iranienne » (*jâme'e-ye irâni*) de la Côte Ouest, où les parents continuent d'être les intermédiaires obligés des unions et entretiennent volontiers une atmosphère irrespirable de ragots et de qu'en dira t-on :

> « On n'aurait jamais pu imaginer que les simples médisances, mode d'expression à des fins de règlement de comptes hérité des tantes et des voisins, qui nous est si familier, seraient en mesure de détruire tant de vies. Dans notre voisinage sont venues habiter une mère et sa fille, Soudabeh, qui, dès le départ et de par leur gentillesse, ont capté l'attention et la sympathie du voisinage, et qui en plus ne manquaient pas de prétendants au mariage à leur porte. Moi, pour ma part, je vis avec mes trois filles qui ont reçu une bonne éducation, ont été à l'université et ont un bon niveau de vie du point de vue professionnel. Sans être très belles, mes trois filles sont assez attrayantes. Mon histoire commence quand, il y a six mois, un certain Hamid, d'un bon niveau de formation également, a demandé la main de ma fille aînée. Pour ne pas dire oui tout de suite, j'ai avancé des prétextes divers et ai fini par exiger la présence de ses parents, et donc leur venue d'Iran avant de donner mon accord définitif. Ma fille, quant à elle, souhaitait que l'on donne une réponse positive tout en attendant les parents. Mais moi, sous l'emprise de mes convictions traditionnelles et voulant ainsi ajouter au crédit de ma fille, je n'ai pas cédé. La vie continuait son cours quand un jour j'ai aperçu le prétendant de ma fille sortir de chez notre voisine choyée. Choquée, j'ai appelé aussitôt ma fille, qui, trouvant inévitable une telle issue, me rappela mon attitude peu sympathique à l'égard du garçon. Et moi de me trouver désarmée et seule devant les voisins et autres amis, à qui j'avais raconté l'heureuse histoire et qui attendaient naturellement la suite. Ma fille, déprimée, quittait alors la maison tôt le matin pour ne pas avoir à croiser les voisins, mais moi,je ne pouvais point les éviter. J'ai donc décidé de me venger. Je me suis mise à raconter des histoires, ce qui est une attitude devenue naturelle et très répandue dans le milieu iranien de cette ville. J'ai ainsi fait courir le bruit sur la santé douteuse du jeune homme en m'appuyant sur son travail dans un bar, dans le passé. Cela ne pouvait pas marcher car de telles accusations ne convenaient qu'aux filles. J'ai donc changé de stratégie et ai demandé à ma fille de prendre la voix de Soudabeh et d'appeler un certain Ali qui venait d'emménager dans notre immeuble afin de lui faire des avances. Ma fille a d'abord refusé, mais elle a fini par céder quand j'ai évoqué, en mentant, les médisances de Soudabeh à son endroit. Peu à peu cet Ali, croyant aux coups de fil, a commencé à tourner autour de la maison de Soudabeh et à lui déposer des fleurs. Mon plan était bien avancé et j'avais même commencé à parler, dans mon entourage, du lien amoureux entre Ali et Soudabeh quand les parents de Hamid, l'ex-prétendant de ma fille, sont arrivés d'Iran pour célébrer le mariage de leur fils avec l'élue de son cœur. La colère me montait d'autant plus à la tête que ce voyage était prévu au départ pour ma tendre fille à moi. Aussi ai-je organisé une rencontre entre Soudabeh et Ali dans un restaurant devant lequel les parents de Hamid et quelques voisins devaient faire irruption au bon moment. Le lendemain, j'ai été réveillée par les gyrophares d'une ambulance venue chercher Soudabeh qui avait tenté de se suicider. Me croisant devant ma porte, elle me dit alors,

ensanglantée : «Je vous aime comme ma mère, prenez soin d'elle, ne la laissez pas seule... »[27].

Et, autre exemple, l'une de mes interlocutrices de 25 ans à qui je proposais de m'accompagner à une soirée-débat organisée par Kanoon-e sokhan (Foyer de la parole) sur la situation politique en Iran, déclina mon invitation pour deux raisons : « Il n'y a que des vieux dans ces soirées et je connais par cœur ce qui va être dit ; il y a en plus, parmi les habitués de ces réunions, un ami de mes parents, qui, à chaque fois que je m'y suis rendue pour écouter un intervenant intéressant, se permet de prendre son téléphone et de rapporter ce fait à mes parents, en leur demandant de m'en empêcher car il y a selon lui plus urgent pour moi que d'aller dans de telles soirées, i.e. s'occuper de mes études à la fac »[28]. Au moins dans les familles religieuses, la pratique légitime de la sexualité reste liée à l'institution du mariage, et l'un des reproches qui peuvent être adressés aux jeunes filles est de fréquenter les boîtes de nuit - non sans raison, car ce sont bien les seuls lieux où celles-là sont plus nombreuses que les hommes[29] ! La crainte du SIDA et de la drogue vient opportunément conforter ces représentations sociales conservatrices.

La lecture des annonces matrimoniales est également riche d'enseignements sur ce plan. Les femmes, en particulier, tout en affichant leur goût pour « la vie sociale moderne » (*edjtemâ'i*) et pour les voyages, tout en cherchant un partenaire en possession d'un titre de séjour en Amérique du Nord ou à défaut en Europe, se présentent comme étant régies par des principes moraux (*osoul-e akhlâghi*) et par l'amour de la famille (*khânevâdeh dousti*). Elles sont généralement en quête d'époux plus âgés qu'elles-mêmes, dotés d'une éducation supérieure et d'un bon niveau de vie - tous critères qui peuvent sembler banals, mais qui, par les termes persans choisis, renvoient à un univers moral clairement traditionnel dans la continuité directe de celui de leurs parents - à ceci près que la proposition de mariage est le fait autant de la fille que du garçon et est médiatisée par la presse. Autre évolution, les petites annonces recherchant des liens d'amitié avec l'autre sexe font leur apparition sans que l'objectif matrimonial soit formulé, mais elles restent platoniques et somme toute très timides, du moins dans leur énoncé.

Le mariage continue de s'organiser de façon traditionnelle auprès des services consulaires iraniens (au sein de la représentation diplomatique pakistanaise, en charge des intérêts de la République islamique). La dot est de règle et le déroulement des cérémonies suit le canevas habituel, qu'enregistrent les inévitables caméras vidéos dont les cassettes circulent à travers le monde : « nappe du lien scellé », *Sofreh Aqd*, avec sucre candi, pain de sucre, graines d'*espand*, miel, pièces d'argent, oeufs, pain, miroir, bougeoirs et bien sûr le Coran. Le clerc est au rendez-vous pour sanctifier l'engagement réciproque et les cadeaux des deux familles par le Saint Verset, qui se prononce désormais en trois langues, l'arabe, le persan et l'anglais - le clerc, ou la femme qui en tient lieu, car Mme Fakhri Ebadat offre ses services religieux en la matière. C'est là l'une des rares innovations rituelles de la communauté irano-californienne, dont il faudra voir si elle sera reconnue juridiquement par l'administration de la République islamique.

---

[27] « Les confidences d'une mère repentie », *Javânân* 9. 02. 1379/2000, p. 9.

[28] J'ai pu moi-même observer quelques heures plus tard que cette réunion n'accueillait que 4 ou 5 moins de 40 ans, militants du Parti communiste pour certains, et 6 ou 7 femmes sur un total de 60 à 70 participants (observation de la réunion mensuelle du Kanoon-e Sokhan du 29 mai 2000).

[29] Sur les représentations sexuelles des jeunes Irano-Californiens, cf. Ron Kelley et al., *op. cit.*, pp. 203 et suiv.

Beaucoup de ces unions sont arrangées, et il est assez fréquent qu'elles le soient d'un continent à l'autre : la diaspora n'est pas si importante qu'elle puisse constituer un marché matrimonial autosuffisant, et les « incapables », *biorzeh* (sic), ou encore les puristes nostalgiques à la recherche de la virginité sont enclins à choisir leur promise en Iran grâce à l'aide d'intermédiaires, qu'ils soient des parents ou des proches, et à la rencontrer en terrain neutre, par exemple en Suède ou surtout en Turquie, quand un voyage dans la mère patrie n'est pas envisageable pour des raisons politiques ou administratives[30]. A la limite l'union a lieu *in abstentia* : il est fréquent de trouver dans les albums de famille la photo de mariage sur laquelle le siège de l'époux est vide ou occupé par son portrait ou un combiné téléphonique, la cérémonie se déroulant en temps réel sur deux continents différents.

Farhang Holakooi - l'une des très rares voix qui fassent l'objet d'un consensus au sein de la communauté, au-delà des clivages confessionnels ou ethniques - n'est pas le dernier à plaider en faveur de ce modèle matrimonial conservateur. Positiviste, psychologisant, moralisateur, ce socio-psycho-économiste de formation, qui anime quotidiennement une émission de radio de 15 à 17 heures, « Les confidences » (*Râzhâ va niyâzhâ*), sur la station AM 670, commercialise ses propres vidéo -cassettes, et multiplie les stages de huit séances, facturées à 100 $ par personne, devant des parterres de plusieurs centaines d'auditeurs, rappelle que les filles doivent être élevées par leur mère, et les garçons par leur père, que l'époux doit être plus âgé de 5 à 7 ans, que l'épouse ne doit pas être trop belle ni d'ailleurs trop laide, et que tous deux doivent être issus d'un même milieu social, « les colombes avec les colombes, les faucons avec les faucons », selon l'adage traditionnel qui ne manque pas de soulever la chaude approbation du public. De leur côté les stations de radio matraquent leurs auditeurs - au risque d'exaspérer les plus jeunes d'entre eux, qui aimeraient que l'on parle également de leurs problèmes - avec des conseils moralisants : « Aimez vos parents, respectez-les, embrassez-les chaque matin, dites-leur : *I love you… »*

L'iconographie monarchique qui s'étale à longueur de colonnes dans la presse diffusée à Westwood alimente également ce conservatisme social. Il s'agit, autant que de la célébration de l'ancien régime, de celle de l'ordre familial et de son narratif privilégié, celui des fiançailles ou des épousailles, celui de la vie de famille, que magnifient les photos du couple idéal que formaient Mohammad Reza Shah et sa troisième épouse, la mère du prince héritier, Farah Diba : les souverains avec leurs enfants à table, les souverains entourés de leur famille, les cérémonies du mariage et du couronnement. Les dates anniversaires de l'ancienne famille royale et les fêtes culturelles, telles que Norouz, fournissent les occasions de reproduire à l'infini ces clichés. Le message politique en est le plus souvent explicite : par exemple, on dédiera le 80ème anniversaire du Shah d'Iran au « peuple roulé dans la farine *» (mellat-e farib khordeh*)-inversion ironique du « peuple héroïque » (*mellat-e qahramân*) que salue le discours de la République islamique. Mais il ne faut pas sous-estimer le caractère strictement *people* et *glamour* de cette presse, avide de fastes et de conformisme.

Ce penchant n'est d'ailleurs que le reflet sublimé de sa propre économie[31]. Elle est en effet elle-même, pour l'essentiel, gérée par des familles - par exemple les Gorgine, les

[30] Le Hilton à Istanbul est connu pour abriter de telles rencontres. Le choix de la Turquie s'explique par le fait qu'elle n'exige pas de visa des Iraniens.

[31] Sur les ressources des médias iraniens de Californie, cf. Hamid Naficy, *op. cit.*, p. 36 .

Zokaï, les Shajareh, les Bibiyan, les Morovvati - , et même généralement par des binômes familiaux (homme et femme, ou père et fils), plutôt que par des groupes de presse en bonne et due forme, qui ont du mal à voir le jour vingt ans après la rupture avec l'Iran[32].

## LES PRATIQUES ISLAMIQUES DE L'IRANITE

L'invention conservatrice de l'iranité se retrouve simultanément au détour des pratiques religieuses, spécialement des pratiques islamiques, d'autant que l'adhésion à l'islam n'est nullement contradictoire avec une sensibilité monarchiste ou laïquo-nationaliste[33]. Tel était déjà le cas dans les années 1970, bien que la Révolution contribue là aussi à occulter ce fait : la Couronne gouvernait le pays sur la base d'une alliance avec une fraction importante du clergé, et le Mouvement de libération nationale, seul mouvement d'opposition semi-légale, était lui-même d'affinité islamique. Aujourd'hui l'IMAN est l'un de ces lieux de rapprochement ou de fusion entre le monarchisme, le nationalisme et l'islam. C'est dire que l'invention religieuse de l'iranité n'est pas un processus secondaire au sein de la communauté iranienne de Californie. Ashoura, Ghadir, Mab'as, Moloud, Fetr, Ghorbân, le Ramadan donnent de plus en plus lieu à des rassemblements, et les réunions hebdomadaires ou bimensuelles d'exégèse du Coran n'ont rien d'exceptionnel. Le centre de l'IMAN en est d'ailleurs un produit. La quête de l'authenticité se confond largement avec celle de la foi : d'une part, parce que la corruption inhérente à l'*American way of life* nécessite que l'on s'en protège ; d'autre part, parce que la société américaine est elle-même organisée sur une base confessionnelle, les institutions religieuses étant une voie privilégiée de participation à l'espace de la cité et de reconnaissance culturelle, sociale et politique. L'appartenance confessionnelle est même paradoxalement un moyen d'assurer la cohabitation des différents segments de la communauté, notamment entre musulmans et juifs : « J'ai le sentiment que mes amis juifs me font plus confiance depuis que j'affirme haut et fort mes convictions religieuses. Je suis mieux accepté dans leur milieu », explique un étudiant musulman en informatique.

Dans ce contexte, les familles développent une socialisation et une sociabilité religieuses - singulièrement chez les musulmans - qui ne préjugent pas forcément de pratiques de foi individuelles, notamment pour ce qui est de l'observance du Ramadan. Ces dernières sont de toute façon passées sous silence et ne relèvent que de la conscience personnelle, à l'instar de ce qui se produit en Iran même[34]. En revanche, les réunions de famille ou d'amis et la vie associative donnent lieu à la réalisation de rituels, à

[32] *Hamsâyegân/Bedoon-e sharh*, numéros 0, 15 août 1998, pp. 4 et 5 , et 10, février 2000, p. 9.

[33] Faute de temps je n'ai pu travailler sur les pratiques religieuses des Juifs, des Chrétiens et des Bahaïs.

[34] Fariba Adelkhah, « Le ramadan comme négociation entre le public et le privé. Le cas de la République islamique d'Iran », in Fariba Adelkhah , François Georgeon dir., *Ramadan et politique*, Paris, Ed. du CNRS, 2000, pp. 97-113.

l'énonciation de discours religieux ou à l'observance de codes vestimentaires. Ainsi, on se rendra au centre de l'IMAN dans une tenue décente, par exemple avec des manches longues, et non en débardeur ou en mini jupe. Ou on priera collectivement à l'occasion des réunions tournantes (*doreh*) qui scandent l'existence de la communauté, en réponse à un appel de prière enregistré sur cassette (*azân*), sans trop se soucier de l'heure ni de sa tenue vestimentaire, mais en veillant néanmoins à ce que les hommes se tiennent à l'avant de l'assemblée ; et l'on fera suivre cet accomplissement du devoir d'une causerie édifiante introduite par un exposé hagiographique préparé par les jeunes de la famille hôte.

Tout comme en Iran, de telles réunions religieuses parlent de beaucoup d'autres choses que de la simple relation à Dieu : elles sont un moment de rassemblement et de solidarité communautaire, de discussions critiques sur les pratiques dévotionnelles des différents groupes islamiques, d'échange d'informations extra religieuses, en particulier d'ordre matrimonial ou professionnel, et de distinction sociale, la plupart de ces raouts dévots se tenant dans de luxueuses résidences de Brinthwood et de Beverly Hills. Simplement, on s'accommoderait mal, dans la mère-patrie, d'une telle mixité et d'une telle tenue vestimentaire pour une séance de prière collective, hormis même le fait que celle-ci se tiendrait dans une mosquée. De plus la sociabilité religieuse en Californie est puissamment relayée par les médias et les techniques modernes de communication, plus encore qu'en Iran. A la limite, elle fait l'objet d'une véritable mise en scène publicitaire, les annonces dans les *Yellow Pages* vantant les mérites de tel ou tel récitant, ou l'une des radios communautaires faisant la réclame de telle ou telle personne capable de prononcer les formules du mariage dans les trois langues, l'arabe, le persan et l'américain. Jusqu'à l'*estekhâreh* - la consultation divinatoire spontanée du Coran - qui s'effectue par téléphone au numéro 818 704-72-49 par un certain Sadred-din Nouri Khorassani.

Cependant ces innovations ne doivent pas faire illusion. Elles vont de pair avec un net traditionalisme, dans la mesure où les hommes continuent de s'arroger la maîtrise du champ religieux et où les femmes restent à cet égard dans une position beaucoup moins autonome qu'en Iran, se bornant au rôle de disciples. En outre ces enseignements religieux, plus ou moins professionnalisés, sont, sinon autodidactes, du moins très en deçà, dans la majorité des cas, de la connaissance théologique qui prévaut au sein du clergé métropolitain, car seuls six clercs chiites résident en Californie : quatre Iraniens (dont un venant de Dubaï), un Libanais et un Irakien.

Aussi la recomposition de l'islam dans le creuset de la diaspora procède-t-elle par la simplification et la vulgarisation de l'exégèse, par exemple sous la forme d'une traduction nouvelle, censée être plus accessible, du Coran, dont l'élaboration et la diffusion en Iran seraient problématiques en raison du magistère de Qom[35]. Elle se traduit également par un brouillage de la frontière confessionnelle entre le sunnisme et le chiisme, qui peut sembler partiellement contradictoire avec l'affirmation culturelle d'une iranité clairement identifiée au chiisme. Dans les faits ce retour au religieux que l'on observe dans la communauté musulmane iranienne est largement passé par la fréquentation, d'une part, des compatriotes juifs qui fournissaient des modèles de socialisation fort attrayants par rapport auxquels il fallait se situer - par exemple la *barmitswa* et la *betmitswa* pour les adolescents - et, d'autre part, de coreligionnaires et de collègues sunnites appartenant au même milieu social, celui des professions libérales (avocats, dentistes et surtout

[35] Cette traduction a été achevée en juin 2000 et son édition fait l'objet d'une souscription.

médecins). Ainsi la plupart de mes interlocuteurs ont souligné combien ils avaient été marqués par la pratique religieuse qu'affichaient spontanément leurs amis saoudiens.

Ceci n'expliquant pas cela, il se développe par ailleurs au sein de la communauté un travail d'épuration de la foi d'inspiration fondamentaliste qui ne remet pas en cause l'attachement à la religiosité chiite ni la dévotion que l'on porte à ses saints, mais qui exprime le rejet du cléricalisme de la République islamique et/ou le souci d'établir une relation directe et individuelle avec Dieu. L'idée est de rendre celle-ci plus accessible à tout un chacun en la délivrant de ses intermédiaires. Une telle démarche est indissociable de la réflexivité du soi dont on sait qu'elle est au cœur de la religiosité contemporaine en Iran[36]. Mais elle renoue également avec tout un débat qui traverse depuis longtemps le chiisme, et spécialement avec la sensibilité qu'ont incarnée de façon diverse Ali Shariati et Abdolkarim Soroush, ce dernier étant au demeurant régulièrement invité en Californie. L'élément nouveau est la distance que l'émigration introduit par rapport aux centres théologiques traditionnels du chiisme et la nécessité de se positionner dans le champ religieux pour être reconnu par le multiculturalisme américain. Taxé par certains de dérive wahhabite, ce chiisme épuré est en voie d'institutionnalisation. Il s'efforce de créer ses propres réseaux, par exemple ceux de Tawheed et d'Ebecina Cultural and Education Foundation : le premier vient d'achever sa traduction du Coran et organise des soirées de *fund raising* afin de la publier ; la seconde diffuse un bulletin mensuel, a un site sur le net, multiplie les réunions et organise des cours d'apprentissage du Coran et des sciences religieuses.

L'audience de ce courant ne doit pas être sous-estimée car son porte- parole, le Dr. Behzadniya - proche du Mouvement de libération nationale, ancien membre du gouvernement Bazargan en 1979 et ancien président du Croissant rouge, un moment médecin de l'imam Khomeyni - est un excellent orateur et bénéficie de sa domiciliation à Irvine (Orange County), ville qui, nous l'avons vu, se pose de plus en plus comme le foyer des musulmans iraniens face à une Los Angeles où règne économiquement la communauté juive. Mais elle reste limitée. D'une part, le Dr. Behzadniya est trop marqué politiquement par ses critiques farouches de la République islamique, qui embarrassent les gens soucieux de voyager en Iran et représentent un glissement fâcheux du religieux au politique. De l'autre, le chiisme épuré est contrebalancé par le poids d'autres approches qui continuent d'insister sur la nécessité de recourir à une expertise religieuse pour comprendre le Coran et vivre sa foi, et qui valorisent les pratiques traditionnelles.

Ainsi, la capacité de rayonnement d'un clerc comme Morteza Ghazvini est indéniable. Installé aux Etats-Unis depuis 1986 à la suite d'une invitation de chiites libanais et irakiens, n'ayant pas pour autant rompu avec la République islamique - il avait consulté l'Ayatollah Montazeri, dont il était un proche et qui était alors le dauphin de l'imam Khomeyni, avant d'accepter cette proposition - indifférent à la chose politique, désormais épaulé par ses quatre fils - trois clercs et un *kravati* - il est un personnage éminemment consensuel et incarne une religiosité classique centrée sur les devoirs fondamentaux des croyants, nonobstant leur engagement partisan. L'école primaire et secondaire qu'il dirige, *City of Knowledge*, permet précisément à ses élèves de concilier ces impératifs avec une bonne éducation moderne, qui doit leur ouvrir les portes de la réussite sociale dans cette terre d'opportunités qu'est la Californie.

De même, l'Islamic Services Center (ISC) d'Andalibiyan Tehrani, situé à Laguna Hills

[36] Fariba Adelkhah, *Etre moderne en Iran*, Paris, Karthala, 1999.

(Orange County), véhicule une religiosité chiite populaire qui fait la part belle aux cultes des 14 innocents (*ma'soum*) - le Prophète, sa fille et les Douze Imams - par le truchement du chant et du récit, traditionalisme que peut servir la technologie moderne : séparées des hommes, les femmes peuvent suivre la célébration par circuit vidéo, ce qui ne les affranchit pas pour autant du port du voile. Andalibiyan Tehrani est d'ailleurs particulièrement vigilant sur ce point et déclare volontiers que « le *hejâb* que revêtent ses fidèles disciples est un vrai *hejâb*, et non comme celui que l'on porte à Téhéran », voulant dire par là qu'il est plus strict mais aussi moins contraint.

Quant à Resalat, un groupe issu d'une scission de l'IMAN à l'initiative d'un professeur de statistiques de UCLA et d'un grossiste de Downtown, implanté à L.A. West, il paraît rassembler pour l'essentiel des croyants iraniens turcophones, politiquement de sensibilité khatamiste[37]. Dans ses réunions, les femmes, en foulard, se tiennent sur des rangées distinctes de celles des hommes, mais comme cela se fait en Iran, sans en être séparées.

Enfin l'Association islamique des étudiants de UCLA, réputée pour son radicalisme et dont la principale activité est d'organiser la prière du vendredi et son prêche - prononcé en anglais et en arabe par un étudiant coiffé d'un *keffieh* à la palestinienne - ne dissimule guère qu'elle se réclame des principes de la (ou en tout cas d'une) République islamique.

Le champ religieux islamo-iranien est donc partagé entre plusieurs sensibilités qui peuvent éventuellement correspondre à une différenciation sociale : le public des réunions de l'IMAN semble plus aisé que celui des réunions organisées par Andalibiyan Tehrani ou par Resalat. Ce champ religieux connaît une institutionnalisation croissante, grâce à la construction de centres islamiques polyvalents proposant tout à la fois des cérémonies pieuses, des prestations culturelles et peut-être surtout, dans un avenir proche, des services sociaux : « Ici, aux Etats-Unis, un centre islamique est pris au sens plus large qu'une simple mosquée, c'est un lieu de vie sociale pour la communauté, c'est une école du week end », explique Ali Ghazvini, fils aîné de Morteza Ghazvini et responsable de la Fondation Al-Sadegh.

Par ailleurs, il faut faire la part d'initiatives religieuses plus spontanées et ponctuelles qui sont susceptibles de mobiliser un nombre considérable de fidèles ou de spectateurs[38] : par exemple, en avril 2000, un certain Mahmood Mousavei a pu organiser, grâce à l'Internet, une célébration du *Muharram* sur dix jours, au premier étage d'une station service, avec l'autorisation du propriétaire de celle-ci, célébration qui a attiré chaque soir quelque trois cents dévots et a débordé sur la chaussée publique, au grand embarras de l'hôte complaisant dépassé par la tournure des événements.

Or, un tel champ religieux, pris dans sa double dimension, formelle et informelle, fait l'objet d'un investissement intense de la part d'un nombre non négligeable de membres de la communauté islamo-iranienne. Il n'est pas seulement le fruit de stratégies politiques ou notabiliaires conduites par une poignée d'individus, qui en tirent au demeurant des profits personnels sans doute non négligeables, en termes de trésorerie, d'emplois pour des membres de leur famille ou de notoriété. Il est aussi porté et façonné par de véritables

[37] A Oaks, en Californie, le 17 juin 2000, lors de la réunion célébrant la naissance du Prophète, on trouvait sur leur stand de vente des publications de l'école religieuse Bagher-ol olum à Qom, ainsi que des CD et des cassettes produits dans cette même ville sainte.

[38] Interrogés sur leur participation, les habitués de telles réunions aiment dire : « J'y suis allé pour voir » ! Formulation quelque peu timide, pour ne pas dire méfiante, qui sans doute en dit long sur la limite de l'autonomie ou de la liberté individuelle dans le milieu de la diaspora.

pratiques sociales qui contribuent à l'invention religieuse de l'iranité. Par exemple l'IMAN, l'Islamic Services Center, et le Dr. Hormozi -qui organise à son domicile des réunions hebdomadaires d'exégèse du Coran depuis le début des années 1970 - proposent le Pèlerinage, parfois via Téhéran dans le cas de l'IMAN. La demande est réelle et ne paraît pas rebutée par la tarification de voyages de standard très nord-américain, avec séjours dans des hôtels Hyatt et transport en autobus Mercedes. Il est de rigueur, la cinquantaine venue, de se conformer en couple à cette obligation religieuse et de l'offrir à ses vieux parents de passage en Californie. Fait significatif, le Pèlerinage s'effectue souvent à l'âge de la maturité, voire de la vieillesse, et non quand on est jeune adulte comme cela se fait de plus en plus en Iran, grâce aux facilités accordées par l'Etat. Le pèlerinage à Mashhad ne figure pas encore dans les offres des centres islamiques californiens, mais il est fréquemment accompli sur une base individuelle, par exemple grâce aux billets intérieurs gratuits que consent Iran Air pour chaque vol international sur ses lignes : « Imam Rezâ m'a appelé », dira un Iranien de la diaspora de retour sur sa terre natale qui aura précisément choisi la ville sainte du Khorassan pour utiliser son bonus.

## DES PRATIQUES DE DON A L'ECOLOGIE SPIRITUELLE

Mais l'appropriation du champ religieux se réalise surtout par le biais des pratiques évergétiques. Le don reste au cœur de la sociabilité de la communauté. Les troncs destinés à recueillir l'obole des passants sont disposés dans la plupart des commerces iraniens : épiceries, librairies, disquaires, restaurants. Et ils sont régulièrement alimentés. De façon plus institutionnalisée, les autorités et les centres religieux perçoivent les impôts islamiques. Quant aux grands évergètes, ils se livrent, à l'américaine, au *fund raising* ou, comme disent les nostalgiques du bazar, au *golrizoun* (litt. jeter des fleurs), voire à la pratique des enchères au bénéfice qui de la construction d'un lieu d'accueil pour le troisième âge ou d'un centre religieux, qui des mutilés, qui des aveugles. La modalité la plus courante en est un repas de gala, avec ou sans musique, assorti de l'allocution d'une personnalité ou d'une vedette. En soi cet évergétisme n'a rien d'exclusivement islamique, même s'il est d'affinité religieuse chez les musulmans. Il semblerait plutôt que ce soit les Iraniens juifs, qui aient, les premiers, développé ce modèle, qui a par la suite essaimé dans les autres composantes de la communauté iranienne, la pratique du don étant, de pair avec la religiosité, un élément de convergence et de retrouvailles inter-confessionnelles.

La transplantation en Californie du répertoire du *javânmard* et de la bonne action (*nikoukâri*) est ainsi l'un des principaux agents de l'invention conservatrice de l'iranité. Elle permet tout à la fois l'affirmation des particularismes confessionnels ou ethniques, ou encore des choix politiques, et leur dépassement. On doit notamment souligner combien des personnalités connues pour leurs sentiments laïques ou actives dans le monde du « show biz » sont loin d'être insensibles à la magie de la bonne action et des vœux. Le public, très branché et huppé, du film *La couleur de Dieu*, de Majid Majidi, projeté à Beverly Hills et à Pasadena en juin 2000, se montrait particulièrement généreux à l'égard

de la Fondation de l'enfant, *bonyad-e koudak*, qui recueillait ses oboles à la sortie de la séance. Les vedettes iraniennes de Beverly Hills sont réputées ne pas être les dernières à faire preuve de comportements chevaleresques ou de générosité publique, qui semblent bien être les moyens par lesquels la scène accède à la légitimité[39]. Et l'éditeur des *Yellow Pages* de San Diego, Mirdavood Rezai, préface ainsi sa livraison de l'an 2000 : « Je remercie Dieu tout-puissant, le Créateur, de m'avoir accordé, à moi le moindre de ses esclaves, le don de vous servir. C'est donc en vous offrant pour la cinquième année consécutive cet annuaire professionnel de poche que je remplis ma dette morale (*deyn*)à l'étranger. Elle consiste à établir la solidarité et des liens entre les Iraniens, à élever le nom plein de fierté de l'Iran, à protéger les convictions justes et la croyance en Dieu et aux prophètes. J'ai toujours sollicité auprès de Dieu la grâce, durant mon hégire obligé, d'avoir un style et une action dignes des émigrés (*mohâdjer*) des Livres saints pour ne pas avoir honte lors de mon retour dans le pays de mes ancêtres et pour être fidèle au serment que j'ai fait au moment de mon départ ». Le style du *javânmardi* est omniprésent dans la communauté. C'est cette qualité que l'éditorialiste de l'hebdomadaire *Tehran International*, Shahabod Noori, attendait de la célèbre Googoosh lorsque celle-ci put enfin quitter l'Iran pour se produire en Amérique du Nord : « Bienvenue, Mme Googoosh ! Nous avons entendu que vous allez bien gagner votre vie au cours de ce voyage. Nous l'espérons. Si tel est le cas, nous vous prions de bien vouloir créer un centre évergétique qui portera votre nom et se fixera pour objectif d'aider les Iraniens ou les Afghans, ou les artistes isolés, voire oubliés et sans soutien, ou encore les petites orphelines afin d'immortaliser votre nom. Pour ce faire il suffit de 500 000 $, ou un peu plus »[40]. C'est aussi cette aune qui permet de juger autrui ou de qualifier la République islamique : sur les ondes de la Radio Sedâ-ye Iran le régime honni est accusé d'être *nâ-javânmard* (litt. non *javânmard*), et Sadate s'est comporté en *javânmard* en accueillant son ami le Shah d'Iran contraint à l'exil[41]. Enfin, dans l'imaginaire de la communauté, chaque mort qui se respecte a été un vrai *javânmard*. Telle Sepideh Namazikhah, décédée à l'âge de 17 ans d'une longue maladie, dont l'abnégation, réelle ou supposée, a inspiré à ses proches la création d'une fondation portant son nom et vouée à des œuvres éducatives. Il ne s'agit nullement d'un cas isolé, car à l'origine d'un bon nombre des fondations caritatives créées dans les différentes villes en Iran, à l'initiative de la diaspora, se trouve un mort muni de cette qualité *sine qua non* de l'être parfait. La commémoration des défunts qui, comme en Iran, est un rite majeur et régulier de la vie sociale, se confond avec l'exaltation de leur générosité. L'observation des cérémonies dans les différents centres et lieux de réunion islamiques le confirme d'emblée. Mais sur le même ton une famille irano-juive rendra hommage aux bonnes actions (*nikoukâr*) de son patriarche défunt[42].

Dans le contexte de la diaspora, et plus précisément peut-être du syncrétisme mystique californien, le *javânmardisme* interconfessionnel des Iraniens tend à évoluer vers une sorte d'écologie spirituelle qui se réclame alternativement des grandes figures de la

---

[39] On a par exemple parlé du *javânmardi* de Shahram qui avait annulé son concert pour ne pas pénaliser un collègue qui, au même moment, devait se trouver sur scène dans la même localité. Ou encore du don religieux d'un chanteur ayant engagé le savoir culinaire de sa mère afin de servir du *gheimeh polo* à ses amis (*Tehran International* 179, 28 avril 2000, p. 68).

[40] *Tehran International* 188, 30 juin 2000, p. 7.

[41] *Khandaniha* 528, 1378/1999, p. 40.

[42] Cf. les faire-part publiés in *Iranian Jewish News*, 2000, passim.

culture persane, comme Hafez et Roumi, d'une vision rationaliste du monde, du probabilisme de la physique quantique, d'un dynamisme ésotérique, de la vertu de la prière, et dont l'enseignement initiatique ou pseudo initiatique, payant ou gratuit, est dispensé en persan tantôt dans l'enceinte de UCLA[43], tantôt dans le cadre de la section iranienne du Rotary Club ou dans celui d'un centre islamique, par des personnalités telles que l'architecte Sahabi, la doctoresse en métaphysique Mme Sabahat, et le Dr Mike Mirahmadi, devant des assistances pluriconfessionnelles et éduquées qui boivent leurs paroles avec ravissement[44]. L'un des thèmes majeurs de ce soufisme *new age* est le souci de purification qui permet à l'individu de s'approprier sa propre existence à travers la maîtrise du monde, si ce n'est l'inverse. D'une certaine manière il participe de cette auto-réflexivité du soi qui est le propre de la condition post-moderne, singulièrement en Amérique du Nord.

## LES PRATIQUES CULTURELLES

Un quatrième mode de regroupement producteur d'iranité consiste à célébrer les fêtes culturelles. Si Norouz (le 20 ou le 21 mars suivant les années) est fêté en famille, le dernier mercredi de l'an et le treizième jour de l'an donnent lieu à des réjouissances collectives, respectivement dans l'un des centres de la communauté ou sur la plage de Santa Monica, et au Griffith Park. En ces occasions, les Iraniens de la Californie du Sud, voire d'ailleurs, aiment à se retrouver. La couverture médiatique aidant, ces fêtes attirent depuis quelques années un nombre grandissant de participants et sont en passe de devenir des événements culturels en soi, auxquels assistent des Américains non iraniens. Il va de soi qu'il s'agit alors de « faire comme en Iran » ainsi que se plaisent à le répéter, avec la nostalgie de rigueur, les organisateurs.

Une mention particulière doit être faite du Festival d'automne (*mehregân*) dont la tradition a presque complètement disparu en Iran même, en dehors de la communauté des zoroastriens, mais a été exhumée et, cela va sans dire, largement réinventée par le Network of Iranian American Professionals of Orange County (NIPOC). Longuement préparée par une cinquantaine de bénévoles, l'édition de 1999 (16-17 octobre) a attiré un large public, évalué par le réseau à quelque 15 000 visiteurs : la manifestation a pris la forme d'une exposition, sous tentes, de la diversité ethnorégionale de l'Iran, avec dégustation de mets, présentation de l'artisanat, récitals de musique et danses

[43] 60$ pour trois séances organisées sur trois mois par un architecte, le Dr. Sahabi, qui vit au Canada, mais qui est accueilli par sa famille lors de ses passages réguliers à Los Angeles et à Irvine.

[44] Source : observation personnelle .

folkloriques. Conformément aux modèles classiques de l'exposition universelle ou coloniale, le festival de *mehregân* a ainsi mis en scène un Iran idéal, exaltant tout à la fois son unité nationale et son pluralisme culturel dans le souci de n'exclure du corps de la nation aucune de ses composantes. Et, de fait, Juifs, Arméniens et Bahaïs n'ont pas boudé cette joie simple d'une visite en famille : rien dans cette allégorie de la nation n'était de nature à les en exclure.

Loin d'être restreinte aux milieux laïques ou monarchistes, cette adhésion aux symboles de l'Iran ancestral traverse toutes les sensibilités de la communauté : la commémoration d'un solstice, de tonalité païenne, est effectuée à l'initiative d'une association professionnelle animée par des hommes d'affaires en majorité musulmans, ou même par un centre comme celui de l'IMAN qui fête la nuit la plus longue (*shab-e yaldâ*). De ce point de vue la diaspora est à l'image de ce qu'est devenue la République islamique depuis que le président Hachemi Rafsandjani a symboliquement réhabilité les ruines de Persépolis en les visitant en 1991 : le poids des exilés politiques au sein de la communauté ne s'est pas traduit, comme on aurait pu l'imaginer, par une polarisation culturelle entre les répertoires islamiques et les répertoires civilisationnels classiques ; ceux-ci coexistent en une synthèse originale et tranquille, ainsi que l'illustre l'affichage d'une représentation des célèbres colonnes du roi Darius à côté de celle de l'imam Ali au centre de l'IMAN.

L'attachement à la culture iranienne de la communauté est encore plus tangible lorsque l'on considère ses pratiques artistiques et linguistiques. En première analyse l'usage du persan reste de rigueur, par exemple dans les commerces, les réunions religieuses ou familiales, sur les ondes des radio-télévisions ou dans les colonnes des journaux communautaires. On rit en persan, et c'est toujours dans cette langue que sont racontées les blagues, ce qui n'est pas sans embarrasser les *girl-friends* américaines. Mais à y regarder de près les choses sont plus compliquées, car la diglossie - le *penglish* ou le *fenglish* - se répand et la maîtrise de l'écriture régresse considérablement dans la deuxième génération. Sur 25 000 élèves, seuls 1 000 seraient alphabétisés dans leur langue maternelle. Les jeunes Juifs semblent parler un meilleur persan que les jeunes musulmans, vraisemblablement parce que le regroupement familial a été rapide et que les enfants ont pu s'entretenir avec leurs grands-parents, non anglophones pour la plupart, le rôle des liturgies et des rites de passage ayant été décisif pour ce faire[45]. Cela est encore plus vrai des Bahaïs, dont le Livre saint est écrit en persan. Quoi qu'il en soit, les pratiques linguistiques des individus sont très complexes parce que contextuelles : l'intimité affective nécessite la persanophonie, mais dans les faits les couples communiquent en anglais par commodité ; et la plupart des enfants répondent en anglais aux parents qui leur parlent en persan. Tout un débat agite la communauté sur cette question de l'apprentissage du persan : convient-il de simplifier l'alphabet, et donc l'orthographe, ou même de romaniser l'écriture[46] ? Quelles doivent être les parts respectives du persan et de l'anglais dans les émissions radiophoniques et télévisées destinées aux enfants et aux jeunes afin de les intéresser ?

De toute manière, c'est probablement la musique, et plus spécialement la musique de variétés dite légère (*mobtazal*), si décriée par les puristes, qui a le plus contribué à la reproduction de la maîtrise du persan et plus généralement à la formation, dans la

[45] Entretien avec Bijan Khalili.

[46] Deux publications, *Tooka* et *Faslnameh Mehr*, entendent exploiter ce nouveau marché dont il est encore très difficile d'évaluer l'imp.ortance.

diaspora, d'un imaginaire « national », voire d'une « nation en exil » transcendant les clivages ethnoconfessionnels ou régionaux, même si elle peut dans le même temps nourrir ces sous-identifications particulières comme l'a montré Hamid Naficy. La Californie est, on le sait, un haut lieu de la production audiovisuelle persanophone, qui a procuré à la communauté iranienne « une enclave symbolique et sémiotique » et dont la consommation lui a permis de se constituer en groupe ethnique, au sens américain du terme[47].

On a beaucoup parlé de la musique pop irano-californienne - « un hybride, mixant le disco, la musique latino, le reggae et le rap avec des mélodies, des percussions et le rythme 6/8 persan »[48] - et des vidéo-clips qui l'ont véhiculée, notamment par l'intermédiaire des programmes communautaires de télévision. Néanmoins, l'apparence moderne qui caractérise cette florescence ne doit pas induire en erreur. Sous couvert d'innovation technologique sont reprises et mises au goût du jour, la plupart du temps ,des chansons des années 1970, et l'on retrouve dans les vidéo-clips des personnages du Téhéran de cette époque, à commencer par les célèbres « cous épais » et leur danse *bâbakaram*[49]. Il n'est d'ailleurs pas rare de croiser dans Westwood ou dans les cabarets iraniens des hommes habillés de noir dont on dira qu'il sont les *jâhel* du cru - ces fiers à bras qui faisaient la pluie et le beau temps dans les quartiers. De façon encore plus explicite, les enregistrements du genre musical populaire dit de « ruelle et de bazar » (*koutcheh bâzâri*) - ceux par exemple de Shahpar - ou de la voix d'or des années 1940, Delkash, font un retour en force, au moins chez les disquaires. D'autres artistes, tel Ebi, réinterprètent à l'identique le répertoire de Googoosh, la « sirène de la poésie iranienne »[50]. Quant à la production cinématographique iranienne diffusée en Californie, elle est dans sa quasi-totalité soit très datée (les films de l'époque impériale), soit située (les films actuellement projetés en Iran, ainsi que les séries télévisées), et elle ne comporte pour ainsi dire pas d'œuvres originales produites par la diaspora, à de rares exceptions près. Tant et si bien que le spectateur ou l'auditeur qui évolue dans la communauté iranienne de Californie a le sentiment immédiat, posters à l'appui, de ne pas avoir coupé avec sa patrie d'origine : « Maman, Googoosh ! », s'exclamera instinctivement et non sans enthousiasme une petite fille de huit ans en désignant le portrait de la vedette affiché chez Sound City à Westwood. Cette fonction de conservatoire musical a aussi permis à Los Angeles d'être un foyer non seulement de préservation mais de renaissance de la musique classique (*sonnati*)[51] : les meilleurs maîtres, venus d'Iran ou encore d'Europe occidentale, aiment à s'y produire et à y réaliser des enregistrements de qualité.

L'invention conservatrice de l'iranité se nourrit également de la très grande stabilité des formes de la culture matérielle. La sociabilité constitutive de la communauté est étroitement liée à une cuisine, une restauration, un mobilier, une décoration résolument « iraniens ».Tant dans les restaurants que dans les intérieurs domestiques, l'identité iranienne (ou ce que l'on veut en dire) est à l'honneur : kilims, tapis, samovars, objets

---

[47] Hamid Naficy, *op. cit.*, p. 34

[48] *Ibid.,* p. 55.

[49] *Ibid.*, pp. 181 et suiv.

[50] Comme épiciers, photographes et autres restaurateurs aimaient à saluer sa venue en Amérique du Nord.

[51] Cf. entretien avec Jean During, « Epuration et essor de la musique sous la République islamique d'Iran », *Cemoti* 11, 1991, pp. 17-23.

artisanaux ou d'antiquité, vaisselle, plateaux - soit emportés au moment de l'exil, soit offerts par des parents de passage ou commercialisés à Westwood - sont autant de moyens pour célébrer l'appartenance à une même nation. Jusqu'aux photos de famille qui transmettent une véritable « iconographie du retour »[52], aux plats proposés par les cartes des restaurants, ces *dizi* et autres *abgoosht* qui ont depuis belle lurette disparu des grandes nappes de réception des familles téhéranaises, même si certains établissements recommencent depuis quelques années à en faire leur fond de commerce, ou ces produits disposés sur les étagères des épiceries dans des conditionnements familiaux d'antan, par exemple des marques *yeko-yek* et *sadaf*.

## LA TRANSPLANTATION D'UNE CULTURE DU COMPLOT

L'expression politique de cette iranité figée (au moins en apparence), de ce processus de « fétichisation » et de « re-archaïsation » - pour reprendre des expressions de Hamid Naficy - est une propension au passéisme, au nationalisme, voire à la paranoïa. Outre le fait que l'iconographie monarchiste continue d'avoir cours, ainsi que nous l'avons vu, l'honneur national reste l'obsession de la communauté, qui a fort à faire puisque l'Iran figure sur la liste rouge des Etats-Unis. L'expatrié, exilé ou volontaire, doit fidélité à sa terre natale. Il doit aussi veiller à ce que sa patrie puisse garder la tête haute (*sarboland*). Tout est prétexte à entretenir la fierté ou l'honneur de l'Iranien : le nombre de compatriotes d'origine reçus à l'examen du barreau ou employés à la NASA ; toute personne de la communauté ayant une position éminente ou remportant des succès professionnels en dehors de celle-là ; des candidatures au Sénat de citoyens américains d'origine iranienne ; toute couverture médiatique de la vie de la communauté, ou toute audience accordée à ses notables par les autorités politiques de l'Etat ; son rang social, que signalent les véhicules dans lesquels roulent ses membres ou les quartiers dans lesquels ils habitent. « Au Texas être Iranien, c'est avoir des boulots de valet de parking ou d'employé dans la restauration. C'est un peu être comme les Afghans en Iran. Ici, être Iranien, c'est être riche, c'est égaler les Américains dans les affaires, et nous en sommes fiers » déclare une Iranienne qui vivait au Texas et vient d'emménager en Californie.

En revanche les succès de la métropole et plus encore ceux de la République islamique suscitent des sentiments mitigés : les uns peuvent s'en féliciter et en tirer orgueil, les autres s'en attrister ou s'en irriter par opposition idéologique à un régime qui en tirera profit. Ainsi, les récompenses cinématographiques internationales emportées par les Makhmalbaf père et fille ont parfois provoqué des commentaires peu amènes, soit que l'on

[52] Ali Behdad, « Reflections on the family photographs of Iranians in Los Angeles », *Suitcase* II (1-2), 1997, p. 22.

y voie des prix politiques destinés à saluer la cause des Kurdes ou celle de la femme, soit que l'on s'inquiète du bénéfice qu'en escomptent les autorités de Téhéran, ou encore qu'on les déplore purement et simplement, pour des raisons dites artistiques[53]. C'est qu'une attitude obsidionale à l'encontre de la République demeure un trait marquant de la culture politique de la communauté vingt ans après la Révolution. De même que le régime islamique vit dans la crainte de l'« agression culturelle » occidentale, les Iraniens de Californie sont toujours à l'affût de l'entrisme (*Jaddeh sâf kon*, litt. préparer la route) que pratiqueraient les services de Téhéran et des manœuvres qu'ils poursuivent en bons « caméléons ». Le centre de l'IMAN est de la sorte soupçonné d'être une émanation de la République islamique, l'élection du souriant Mohammad Khatami (*Seyyed-e Khandân*[54]) n'est qu'un subterfuge pour tromper le monde, la première tournée de Googoosh à l'extérieur du pays n'est qu'un artifice pour détourner l'opinion de la commémoration du soulèvement étudiant de juillet 1999 ou rapprocher la diaspora de la République, et un chercheur de passage en Californie et invité à s'exprimer sur Radio Seda-ye iran provoquera l'intervention suivante d'un auditeur : « Attention, la République présente ses agents sous des habits différents, par exemple ceux d'une universitaire »[55].

En conséquence, la communauté est en proie à une sourde méfiance et à des conflits permanents entre ses membres, qui bloquent le développement de son tissu associatif et sa capacité d'auto-organisation au-delà de ses clivages confessionnels. Il est révélateur que ses intellectuels et créateurs n'aient jamais pu se constituer en *kânoun* (association), en dépit de nombreuses tentatives, sans que l'intervention de la censure ou de la République islamique y soit pour quelque chose. « Jamais la Savak ne m'a fait souffrir ce que j'ai enduré à Los Angeles », s'emportera l'éditorialiste du quotidien *Asr-e emrouz*, Abbas Pahlavan, qui s'était essayé à créer un rassemblement de ce genre[56]. Et *Bedoon-e sharh* de résumer : « La démocratie, c'est-à-dire ta gueule, pour que moi je parle ! »[57]. Comme en écho, le romancier Houshang Golshiri, invité à donner des conférences à Los Angeles et à y publier ses travaux, quitta le « village global » furieux, bien décidé à ne plus y revenir, en s'écriant, selon la rumeur : « Vive la censure de la République islamique ! », tant les marchandages et les malhonnêtetés des maisons d'édition et des libraires irano-californiens l'avaient mis hors de lui. De fait la diaspora reste fidèle à la tradition d'intolérance qui caractérise les milieux politiques et intellectuels iraniens, péché mignon que la mobilisation anti-impériale n'a fait qu'occulter provisoirement. Les conflits

---

[53] Shapour Daneshmand, critique littéraire, a consacré une vidéo de 66 minutes, *Makhmalbaf sans le voile*, à l'œuvre de Makhalbaf père. Il y interroge une douzaine de critiques d'art irano-californiens, dont trois femmes. « Il a appris le cinéma dans la prison. Comment peut-on apprendre cet art dans un tel lieu ? » , s'interroge le très grand metteur en scène Shahid Sales . « La raison d'être de Makhlbaf, c'est que la République a bien besoin d'un cinéma islamique » renchérit Parto Nouri Ala, poète. Le cinéma en Iran est dans la main de l'Etat du début à la fin. C'est avec l'argent de la Fondation des Déshérités qu'il fait ses films », prolonge Parviz Sayyad, acteur et metteur en scène. « Les sujets traités ne servent à personne », déclare Isari, producteur et metteur en scène. « Il ne fait des films que pour pouvoir les vendre. C'est cela le plus grand problème de Makhmalbaf », renchérissent d'autres commentateurs…

[54] Par analogie avec le nom d'un quartier bien connu à Téhéran.

[55] Une réunion convoquée au sommet de la rédaction mettra fin à la collaboration du chercheur en question avec cette radio. La paranoïa politique serait particulièrement forte chez les Bahais : cf. R. Kelley et al., *op.cit.*, p. 130.

[56] *Bedoon-e sharh* 10, février 2000, p. 9.

[57] *Hamsâyegân/Bedoon-e sharh* 0, 15 août 1998, pp. 4 et 5.

peuvent y revêtir une violence extraordinaire qu'exacerbe l'exiguïté du milieu.

Cette élaboration politique fantasmatique et passablement étouffante à laquelle se livre la communauté a été illustrée par la façon dont a été accueillie la tournée de Googoosh pendant l'été 2000. Dès lors que cette dernière avait été manigancée par la République islamique pour distraire l'attention du monde du premier anniversaire du soulèvement des étudiants iraniens, tout devait être fait pour déjouer le plan diabolique. Une réunion au sommet entre « les directeurs des médias de Los Angeles »[58] décida de suspendre toute publicité autour de la vedette jusqu'au 10 juillet, pendant que Radio Seda-ye Iran enjoignait aux Téhéranais de protester de diverses manières contre la répression de l'année précédente, par exemple en roulant ou en marchant autour du lieu du crime, en allumant des bougies dans leur maison, en montant sur les toits pour crier « Dieu est grand ! » et « Liberté ! ». Dans ce contexte un petit comité de quatre personnes fut chargé de discuter avec l'organisateur des concerts de Googoosh les points suivants :

- les excuses de la Sirène à la société des Juifs iraniens résidant à Los Angeles à la suite des propos antisémites qu'elle aurait tenus avant la Révolution, selon une rumeur concomitante avec sa tournée ;
- l'organisation d'une interview avec la presse en présence des représentants de tous les médias iraniens de Californie, au siège de Radio Seda-ye Iran ;
- le sort à réserver à Amir Ghassemi, l'organisateur du concert, à la suite de son manque de respect et de son « agression » (*tohine*) à l'égard de la presse ;
- le mode de diffusion des publicités du concert dans l'ensemble des médias.

L'exaltation était telle que certains, convaincus que les jours du régime étaient comptés, s'apprêtaient une fois de plus à faire leurs valises pour regagner l'Iran, tandis que d'autres vociféraient qu'ils ne les avaient jamais défaites. Agitation vaine puisque Googoosh donna son premier récital à Air Canada Center, à Toronto, fit salle comble, n'exprima pas d'excuses pour des propos qu'elle n'avait peut-être jamais tenus et n'ébranla point la République, ni d'ailleurs son opposition, si tant est que ce fût dans ses intentions. Seul Amir Ghassemi crut bon de faire amende honorable, de « baiser la main de ses précurseurs dans la presse », et de préciser qu'il n'avait protesté que contre un ou deux titres ayant fait pression sur les milieux artistiques[59].

En réalité, ce qui frappe, c'est précisément le mode individuel - ou socialement fort étriqué - d'élaboration politique auquel se livrent les membres de la communauté. Insensibles aux transformations du monde, ils persistent à décrypter l'histoire à l'aune de leur propre trajectoire, dans les termes de leur imagination, de leur nostalgie, des événements qu'ils ont traversés, sans chercher à savoir, par exemple, si la Googoosh d'aujourd'hui est toujours celle de leurs vingt ans, ayant la même emprise sur la jeunesse, et si elle n'est pas habitée par d'autres attentes que le désir de revanche sur un régime qui l'a longtemps empêchée de se produire en public. Ce milieu clos de l'émigration est d'autant plus étouffant que les scandales, les règlements de comptes et les contentieux commerciaux y sont nombreux. Ainsi, en juin 1989, la journaliste Hengameh Afshar lança l'affaire de la Iranian Refugee Relief Organization dans l'hebdomadaire *Foghoładeh*, à la demande d'un nombre croissant de donateurs. En mai, un téléthon organisé par l'IRRO et gracieusement animé par un acteur populaire, Parviz Kardan, connu pour sa naïveté et son honnêteté, s'était donné pour objectif de subvenir aux besoins des réfugiés

[58] *Asr-e emrouz* 9.04.1379/2000.
[59] *Javanan* 682, 30 juin 2000, p. 90.

séjournant aux frontières pakistanaise et turque. Au fil de l'enquête de Hengameh Afshar le doute se répandit : où était passé l'argent recueilli ? En août, un document reproduit sur un quatre pages distribué à travers le réseau des commerces iraniens - *Fogholadeh* ayant refusé de le publier - tendit à prouver que les fonds recueillis avaient été détournés et que Kardan s'était fait grassement rémunérer par un chèque de 6 000 $. « La plus égarée des égarés, c'est moi », titra Hengameh Afshar, traînée dans la boue à la suite de ces révélations.

De même une fausse alerte à la bombe est toujours susceptible de ruiner les efforts des organisateurs d'un concert comme celui de Darioush, dès lors que ceux-ci ne se sont pas pliés aux règles du jeu imposées par les oligarques du monde du « show biz ». Ou encore la police est contrainte d'intervenir pour mettre fin à une bagarre entre Iraniens sur le plateau de l'une de leurs télévisions, rixe apparemment déclenchée par la censure qu'a exercée, en pleine émission directe, le directeur technique de la station en coupant le micro sur des propos qui lui semblaient hors sujet[60]. C'est au gré de cette économie mi-mafieuse, mi-bazari que l'on trouve entassés dans les rayons d'une librairie, Sherkat-e ketab, et vendus à 20$ pièce, les exemplaires du livre de Akbar Gandji, officiellement épuisé en Iran comme en Californie[61]. De même le marché médiatique est contrôlé par une poignée d'individus qui exercent sur lui une emprise oligopolistique donnant lieu à des conflits savoureux : ils choisissent et sélectionnent au gré de leurs intérêts strictement économiques les réseaux de vente des billets de spectacle ; ils maîtrisent les programmations, la diffusion des livres, des vidéocassettes, des cassettes, des CD, ou encore la répartition des ressources publicitaires. Ce système de gestion auquel n'échappent ni la revue *Iman* ni les plus grands artistes qui s'en plaignent publiquement, est le prolongement de la logique des liens qui prévaut dans la sphère privée, sur le mode de l'informalité, de la confidentialité et en tout cas de l'intimité.

La perpétuation de ce type de régulation politique, commerciale et financière de la communauté n'est pas la moindre expression de l'invention conservatrice de l'iranité. Elle est l'image presque caricaturale du contrôle qu'exerçaient les « cous épais » sur le marché des fruits et des légumes de Téhéran dans les années 1950-70. A la limite elle se traduit par des manifestations politiques d'un autre âge, comme en juin 2000 lorsqu'un auditeur de la radio AM670, prétendant téléphoner d'une ville iranienne de province, affirma assister en direct à un coup d'Etat sans pour autant que l'animateur de la station, blasé, s'en émeuve et modifie en quoi que ce soit sa programmation.

L'expression habituelle de cette recherche d'identité (*hoviyat*) - pour reprendre un terme qui, sans jamais avoir cessé d'être d'actualité, resurgit avec force dans les discours du metteur en scène Kamshad Kooshan, auteur du film de l'été, *Le secret du paradis*[62] - est un incroyable nombrilisme. La marche du globe est notamment perçue à travers le prisme de la relation irano-américaine, comme si Washington n'avait pas d'autres préoccupations diplomatiques, et il n'est pas une fluctuation du marché du pétrole, une déclaration de Madeleine Albright, un voyage du président Khatami, un geste d'hommage d'Abbas Kiarostami à l'ancien acteur Behrooz Voosoughi, retraité à Los Angeles, lors de l'édition

---

[60] *Javanan* 681, 23 juin 2000, p. 92.

[61] *Dehkhoda* 1, 15 avril 2000, p. 3.

[62] Dans ce film, l'idée des enfants à la recherche de leur mère et affrontant les dangers et les fascinations de la civilisation américaine « renvoie à l'effort du peuple de l'Iran à la recherche de sa propre identité au début du XXIe siècle » (*Javanan* 681, 23 juin 2000, p. 84).

2000 du Festival du film de San Francisco, qui ne soit le signe d'un perpétuel « début de la fin », d'un éventuel rapprochement ou au contraire d'un divorce irrémédiable entre les deux nations[63].

Cependant la crispation des Irano-Californiens sur eux-mêmes, leur enfermement dans un univers suranné, leur méconnaissance des transformations de leur société d'origine et leur incompréhension devant l'évolution d'une République islamique qu'un grand nombre d'entre eux continuent d'abhorrer ne doivent pas tromper. Ces travers dissimulent en réalité un véritable dynamisme, une capacité d'adaptation culturelle, un esprit d'entreprise indéniable. La fabrication conservatrice d'iranité n'est que l'un de ces localismes qui sont constitutifs de la globalisation. Elle représente en outre une sorte de rente économique : que deviendraient tous ces commerces ou ces services si les portes de l'Iran s'ouvraient du jour au lendemain et si celui-ci se réconciliait définitivement avec les Etats-Unis ? Les émois de cette culture obsidionale ne sont d'ailleurs pas toujours entièrement pris au sérieux par leurs-porte parole : à toute cette agitation l'éditorialiste de *Bedoon-e sharh* (Sans commentaire), Vafa Azar Bahari, oppose un « comme si de rien n'était », (*Engâr na Engâr*), impavide[64].

## LA GLOBALISATION DE L'IRANITE

La relation exacerbée et parfois maladive des Irano-Californiens à leur mère-patrie s'accompagne dans les faits d'une claire conscience de l'irréversibilité de leur situation. Evidemment le fantasme du retour sur la terre ancestrale et son corollaire, la sublimation d'un âge d'or révolu, continuent de consoler la communauté de ses frustrations, de ses difficultés, de ses complexes, du mal être qui résulte de sa condition hybride. *A world between*, s'intitule de façon révélatrice un recueil de poèmes, de nouvelles et d'essais, le tout premier du genre en anglais, composé par des Irano-Américains[65]. Cette « politique de nostalgie » est classique dans les diasporas. L'imagination d'un avant et d'un ailleurs, en particulier par l'invention de traditions, et par l'intermédiaire des médias les plus modernes, renvoie autant à l'expérience de l'exil ou de l'expatriation qu'à l'exploration d'une vie nouvelle, avec ce que cela suppose de risques, de tâtonnements, de

[63] « Cette fois-ci l'Amérique semble bien travailler. Il se passe quelque chose ! », dit le vieux rédacteur en chef d'une publication irrégulière, qui semble être parti de l'Iran avec son magazine, à l'ancien directeur général du ministère de l'Agriculture et aujourd'hui épicier à Westwood, qui lui prépare sa commande tout en prolongeant comme par automatisme le propos entendu : « Ah ! qu' il se passe quelque chose ! Vous le pensez vraiment ! ? », et la réponse, à des fins aussi d'autosatisfaction, semble tout aussi automatique : « Vous ne pensez quand même pas que cela peut durer à jamais. Cela finit bien un jour, naturellement, comme tout au monde ». La commande étant livrée, il est temps de partir et surtout de laisser la place au client suivant qui risque de s'impatienter car celui-ci cherche moins l'utile que l'agréable : « Vous avez la nouvelle cassette de ... ? ».

[64] *Hamsâyegân/Bedoon-e Sharh* 11, mars-avril 2000, p. 6.

[65] Persis M. Karim, Mohammad Mehdi Khorrami, *A World Between*, New York, George Braziller, 1999.

bricolages, de solitude. Elle met en forme non pas seulement des sentiments de privation ou de perte, mais aussi les incertitudes de l'aventure.

Cela étant, la plupart des Iraniens de Californie savent bien au fond d'eux-mêmes qu'ils ont atteint un point de non retour qui est aussi une maturité et un choix, ou encore, comme le dirait le rédacteur en chef de *Asr-e emrouz*, Homayoun Hoshyar Nejad, une « révolution » : « Pendant les dix premières années les gens espéraient encore retourner en Iran, puis ils ont cessé d'y croire. Il y a eu une Révolution en Iran, et on ne peut plus aller changer les choses. Le régime s'est bien installé, et si on veut changer quelque chose, il nous faudra être en Iran. Ici, tout a rétréci. On ne peut plus mobiliser que quelques centaines de personnes pour une manifestation, par rapport aux 20 000 durant la guerre. Les gens s'en sont lassés peu à peu. Les jeunes n'ont que faire de la politique, pareil pour les artistes. Il y a eu aussi une Révolution ici. Ma résistance à moi a une seule raison, c'est ma vie, je vis de cela et ne sais rien faire d'autre. Je suis Iranien et amoureux de l'être. J'ai même refusé d'apprendre l'anglais, je vis, pense et agis en Iranien. Je ne vis qu'au nom de l'Iran »[66]. En dépit de la fébrilité politique que manifestent certains à chaque annonce des difficultés réelles ou supposées de la République islamique, les retours en Iran sont d'emblée interprétés, selon les bavardages, en termes de rationalité économique conjoncturelle : celle à laquelle se plient des individus qui, en se désolidarisant de la diaspora, font fi de sa noble cause et de son combat pour le changement de régime. Il s'agit tantôt d'aller récupérer des biens que les autorités de Téhéran restitueraient, tantôt de fuir des déconvenues professionnelles sur la Côte Ouest. Dès lors le souci du retour qu'affichent la plupart des membres de la communauté peut parfaitement demeurer virtuel et symbolique. Il révèle la dette morale (*deyn*) de l'Iranien vis-à-vis de sa patrie d'origine, un sentiment profond mais dont l'accomplissement est susceptible de revêtir de multiples formes sans passer nécessairement par la renonciation à l'expatriation: il peut consister en une fidélité à la langue, ou à la culture persane sans la maîtrise de la langue persane, en un intérêt soutenu et parfois délirant pour les nouvelles du pays, et peut-être surtout, de plus en plus, en une préoccupation de solidarité avec ses compatriotes, ceux-ci fussent-ils eux aussi largement virtuels.

La généralisation de ces pratiques de don est en effet une tendance saillante de cette dernière décennie, sur laquelle il nous faudra revenir plus en détail. Il importe seulement, pour le moment, de souligner qu'elle n'est pas un substitut à l'intégration à la société américaine. La dette morale que l'on se reconnaît vis-à-vis de l'Iran ne représente pas une alternative à l'Amérique. Les deux font au contraire système et se renforcent mutuellement. L'excité politique qui brandit sa valise à l'annonce de la chute imminente de la République islamique est certes prêt à faire le voyage à Téhéran pour fêter l'événement, mais pas forcément à y rester. Je relevais précédemment que l'obtention des titres de séjour aux Etats-Unis ou de la citoyenneté américaine était productrice d'iranité, dans la mesure où elle permettait des regroupements familiaux au profit de la parenté élargie et une intensification des allers et venues entre les deux pays, propices à la revitalisation de l'identité culturelle de la diaspora[67]. Mais l'inverse est simultanément exact. Le maintien d'un cordon ombilical entre la Californie et l'Iran, les investissements évergétiques de *Los Angelesi* dans leur province d'origine vont de pair avec le

[66] Interview réalisée en juin 2000 au bureau de la rédaction de *Asr-e emrouz* à San Fernando Valley.

[67] Comme d'ailleurs le montre fort bien la pièce de théâtre, *L'agréable odeur de l'amour*, écrite et mise en scène par Hooshang Tozi, qui a connu un succès considérable aux Etats-Unis et en Europe.

renforcement de leur implantation aux Etats-Unis, voire de leur américanisation. Dans le contexte du multiculturalisme, le poids démographique d'une communauté ethno-nationale est un garant de sa reconnaissance et de son intégration, tant vis-à-vis des autorités que des médias. Par ailleurs, l'expérience du retour de l'Irano-Californien en Iran contribue à lui faire prendre conscience de sa singularité : d'une part, sa terre natale ne correspond pas à l'idée qu'il s'en était faite ; de l'autre, l'affection et l'hospitalité que lui témoigne sa famille ne peuvent gommer sa qualité d'Iranien d'ailleurs, envié, redouté ou détesté selon les circonstances. Il est clair que la plupart de ces séjours se soldent par des désillusions mutuelles, les Irano-Californiens reprochant amèrement à leurs compatriotes de ne pas incarner l'Iran de leurs rêves, peut-être pour ne pas s'avouer que la société iranienne n'a aujourd'hui pas autant besoin d'eux qu'ils le pensaient. La communauté apprend donc progressivement à vivre dans la tension de cette relation entre la Californie et l'Iran, dans ce que l'on nomme de façon abstraite la dimension transnationale.

L'affirmation obsidionale d'iranité est à cet égard une ressource parmi d'autres, mais on ne doit pas la privilégier par rapport à une autre expression idéologique, celle de l'intermédiation tranquille. Un nombre croissant d'opérateurs irano-californiens entendent désormais jouer le rôle de pont entre les deux cultures, contribuer à leur « rapprochement », et d'une certaine manière ils peuvent se retrouver dans le discours khatamiste sur le « dialogue des civilisations ». Même une radio aussi hostile à la République islamique que Radio Sedâye Iran entend être « un pont entre les Iraniens du dehors et ceux du dedans afin de neutraliser les efforts qui cherchent à diviser et à créer des malentendus » : « (...) nous voulions entreprendre des démarches qui permettraient d'assurer le respect des droits de l'homme et l'instauration de la véritable démocratie »[68]. Une présentation que nuance le psychanalyste Danesh Foroughi, en ajoutant que le maintien des relations avec les valeurs du passé auquel a contribué une radio rivale, AM 670, a rendu l'honneur et la fierté à la communauté iranienne qui clame, la tête haute, son identité[69].

L'irréversibilité de l'expatriation et de la constitution d'une diaspora devient évidente lorsque l'on considère la réorientation des pratiques évergétiques et funéraires. L'affectation des dons recueillis au sein de la communauté à des œuvres localisées en Iran se heurte de plus en plus aux réticences d'une partie de la diaspora qui ne voit pas l'intérêt de conforter le régime, redoute le détournement de ces aides et surtout souhaite en faire bénéficier ses propres nécessiteux : par exemple ces jeunes filles que l'on fait venir d'Iran à des fins de prostitution plus ou moins déguisée et qui du jour au lendemain se retrouvent à la rue, ou encore ces gens tout à fait honorables qui n'osent pas demander l'argent dont ils ont grand besoin. C'est ainsi que Mme Bahador Zadeh[70], surnommée la Mère Teresa iranienne, a entrepris la construction d'une maison de retraite dans Orange County, n'hésitant pas à faire preuve d'un certain sens des affaires en revendant 3 millions de dollars le terrain dont on lui avait fait don à cet effet pour en trouver un mieux situé, ni à mobiliser les bonnes volontés du réseau ethno-national pour

[68] *Râh-e zendeg* 922, 28 avril 2000, p. 56.

[69] *Javanan* 682, 30 juin 2000, pp. 16-17. Cf. également le commentaire de l'hebdomadaire *Asheghaneh* publié à Houston, au sujet de l'interview d'un chanteur venu d'Iran : « Nous avons essayé d'être un pont entre les Iraniens du dedans et ceux du dehors afin qu'ils ne s'oublient pas et qu'ils puissent échanger leurs opinions et se connaître. » ( 182, juin 2000, pp.32-37).

[70] L'une des membres du comité directeur de Kahrizak, une des maisons de retraite les plus réputées, située au sud de Téhéran.

offrir des services à ses membres du troisième âge installés en Californie et peut-être plus en butte à l'ennui qu'à de réels problèmes financiers[71]. Ainsi, le temps de la vieillesse est maintenant destiné à être vécu sur la Côte Ouest, et les éventuels voyages en Iran se pensent non plus comme le retour, mais comme des moments de vacances ou de ressourcement. Pareillement, le Dr. Namazikhah, quand on l'interroge sur l'usage qui sera fait des nombreux bâtiments qu'il construit, a une double réponse : d'une part, il attend avec une impatience amusée le jour J où l'ensemble de la communauté irano-californienne pliera bagage ; de l'autre, il transformera alors son centre de l'IMAN en un musée de la diaspora dissoute. Ce propos, très américain dans cette suggestion narquoise de muséification, rappelle également combien les pratiques évergétiques, si caractéristiques de l'ethos économique iranien, se sont en définitive enrichies d'éléments empruntés à la société d'accueil. Les différentes formes d'adhésion à l'IMAN - simple membre, membres d'argent, d'or ou de platine - renvoient à des privilèges différenciés (détention d'une carte, octroi d'une chaise nominative dans l'amphithéâtre, pose d'une plaque nominative sur le mur mémorial, voire sur l'une des pièces du complexe). La terre d'opportunité est aussi la scène de l'émulation et de la distinction, que l'on soit ou non dans un cadre caritatif. Comme nous l'avons déjà dit, les évergètes irano-californiens recourent aux techniques les plus éculées du *fund raising* caritatif, telles que la mise aux enchères d'un tableau représentant l'imam Ali ou la compétition entre donateurs, l'un de ceux-ci pouvant annoncer qu'il « fera match » (*match mikoneh*), c'est-à-dire qu'il doublera automatiquement de sa propre poche la mise rassemblée par les autres participants.

Acceptation ultime de l'expatriation, des cimetières musulmans sont désormais proposés pour abriter la dépouille des défunts iraniens, et la commémoration des morts dans leurs allées est devenue une scène relativement familière, photos souvenirs à l'appui, notamment lors d'Achoura. La pérennisation de la présence iranienne sur la Côte Ouest devrait atteindre son apogée avec l'entreprise utopique de Mahmood Moosavie, « martyr vivant » de la guerre avec l'Irak, qui a bénéficié de traitements hospitaliers aux Etats-Unis grâce à l'aide de la Fondation des Déshérités, et s'y est finalement installé : convaincu que l'« Amérique a soif d'islam », il travaille à l'édification d'une cité islamique à une centaine de kilomètres de Los Angeles, qui comporterait logements, écoles, supermarchés, banques, cimetières, hôpitaux, et bien sûr mosquée ; il ne voit de solution que dans la formation en Amérique même d'un nouveau clergé chiite, les clercs venus d'Iran étant voués soit à l'impuissance, soit à la déviation.

Tout indique donc que cette communauté d'exilés, d'émigrés, d'expatriés est en passe de se constituer en véritable colonie, à l'interface d'une identité culturelle, voire d'une citoyenneté américaine, et d'une identification à l'Iran. Forte de son capital culturel et financier initial - son apport de capitaux aux Etats-Unis se serait élevé à 30 ou 40 milliards de dollars au lendemain de la Révolution[72] -, elle jouit désormais d'un positionnement économique autonome que conforte son taux élevé de *self employment*[73]. Sa prospérité doit certes beaucoup aux flux de relations avec la mère patrie, mais elle ne s'y réduit pas.

---

[71] L'un de mes interlocuteurs, actionnaire de l'Express Shuttle, m'a fait un jour part, non sans un certain enthousiasme, de sa contribution malgré lui aux œuvres de bienfaisance. L'appel était venu d'un collègue, membre du réseau Kahrizak en Californie, qui sollicita, un beau matin, la mise à la disposition gracieuse d'un groupe de femmes âgées iraniennes d'un véhicule pour une journée, et ce afin de leur fournir une distraction nécessaire à leur équilibre. Mme Ashraf Bahador Zadeh faisait partie du groupe.

[72] Maboud Ansari, *op. cit.*, p. 127.

[73] R. Kelley et al., *op. cit.*, p. 74.

D'une part, les entrepreneurs irano-californiens accumulent à partir du marché américain, au-delà de sa composante ethno-nationale iranienne, et éventuellement en partenariat avec d'autres communautés, par exemple les milieux d'affaires chinois : ils prospèrent dans les professions libérales, mais également dans différents services tels que les transports urbains, le design, l'informatique, le BTP, l'épicerie de gros, la joaillerie, le tapis, le textile, ou encore dans l'immobilier. D'autre part, les opérateurs irano-californiens sont au centre, ou en tout cas sont insérés dans un réseau de relations mondiales qui englobent, outre l'Iran, certaines places fortes de la diaspora, telles que Dubaï, la Turquie, Chypre, Tokyo, le Canada, Londres, les grandes villes allemandes. Il est par exemple éloquent que, faute de liaisons aériennes directes entre les Etats-Unis et l'Iran pour cause d'embargo, les agences de Westwood proposent des billets pour Téhéran via Londres, Francfort ou Tokyo, ou encore que des petites annonces de la presse communautaire vantent les services du juriste capable d'obtenir une *green card* pour des Iraniens résidant au Japon ou à Dubaï. En d'autres termes, l'économie politique de la colonie irano-californienne est bel et bien « globale ». Elle tire sa force non pas seulement d'une relation privilégiée avec l'Iran ou du seul marché local, mais des différentiels constitutifs de l'économie internationale. Ainsi, elle sait exploiter les atouts de la City, de la zone franche de Dubaï ou de l'ALENA. Telle personnalité du monde évergétique partira à Londres avec les recettes des ventes de charité avant de gagner l'Iran, telle autre achètera en Allemagne les fauteuils roulants destinés aux mutilés de la guerre irano-irakienne. Et Dubaï est la principale place où se convertissent en dollars les capitaux quittant l'Iran pour, entre autres, la Californie.

De ce point de vue le Mexique mérite une mention particulière. Il est le principal point d'entrée des produits de contrebande (tapis, antiquités), des migrants clandestins et des capitaux non déclarés qui ont pour destination la communauté. En outre il offre aux entrepreneurs irano-californiens, comme aux autres hommes d'affaires, des opportunités appréciées de délocalisation industrielle ou commerciale en raison des bas salaires et des terrains moins coûteux qu'ils y trouvent[74]. L'intensité de ces échanges économiques entre le Mexique et les Irano-Californiens a finalement donné naissance à un tissu social transnational. Les « mariages temporaires » - pour reprendre une expression ironique souvent entendue - entre hommes iraniens et femmes mexicaines semblent fréquents, notamment dans le milieu des grossistes de Downtown, et on parle désormais d'enfants métis. Par ailleurs les familles et les patrons iraniens ont évidemment des employé(e)s mexicain(e)s dont on dit qu'ils sont les Afghans de la Californie et qui parlent le persan comme seconde langue - une histoire, réelle ou apocryphe, voulant qu'un invité, s'étonnant d'entendre son ami restaurateur parler en persan avec son serveur, se voie répondre : « Tais-toi, il croit que c'est de l'anglais ». Quant à la *City of Knowledge*, son enseignement est en américain, mais la seconde langue obligatoire y est l'espagnol.

Le mode d'organisation de cette économie irano-californienne est ce que l'on pourrait nommer le néo-*vaqf* : le *vaqf* islamique évoluant dans un environnement culturel, juridique et fiscal américain, revêtant une dimension intercontinentale, étant dirigé par des diplômés de l'enseignement supérieur, faisant généralement œuvre évergétique en famille[75]. De

[74] Le Network of Iranian American Professionals of Orange County (NIPOC) a précisément organisé, en juillet 2000, un séminaire sur ce thème des opportunités qu'offre le Mexique.

[75] Le *vaqf* traditionnel de bazar se caractérisait par un évergétisme de notables commerçants à la barbe blanche non diplômés et n'impliquait ni les femmes ni même les enfants. Mais il est vrai que cet univers du don a connu ces dernières années des mutations en Iran même : il tend à s'institutionnaliser,

façon assez classique l'institution sociale du néo-*vaqf* remplit toute une série de fonctions autres que caritatives ou pieuses : elle permet à l'opérateur irano-californien de légitimer sa relation avec l'Iran aux yeux d'une communauté toujours soucieuse de ne pas consolider la République islamique, mais aussi à ceux des autorités américaines attachées à leur politique de sanctions à l'encontre de Téhéran ; elle procure à l'évergète/homme d'affaires une autonomie vis-à-vis de l'Etat iranien ; elle offre des emplois aux membres de sa famille ; elle est source d'exemption fiscale ; elle mobilise des dons qui certes serviront à financer la cause annoncée, mais dont la gestion fournit une trésorerie appréciable pour réaliser d'autres opérations ; elle n'interdit pas d'engranger des profits au fur et à mesure que sont effectués les actes de bienfaisance ; elle accroît le prestige social et le réseau de relations du bienfaiteur ; à terme, elle crée un capital d'influence et de reconnaissance en Iran même, y compris dans les provinces.

L'exemple de la Fondation de la science et de l'art, SAF, (*Bonyâd-e dânesh va honar*) illustre bien cette polyvalence fonctionnelle et morale du néo-*vaqf*. Fondée en mars 1999 à l'Imperial College, à Londres, et immatriculée comme œuvre charitable aussi bien en Grande-Bretagne (1077499) qu'aux Etats-Unis (13-4087316), la SAF s'est donné pour objectif l' « *empowerment* » de la jeunesse du monde en développement à l'âge de l'information, notamment en améliorant son accès à la technologie de l'informatique et à l'internet. Elle a financé l'achat d'une dizaine d'ordinateurs par école bénéficiaire et la mise en réseau de dix-huit établissements scolaires en Iran (dont dix localisés à Téhéran et les huit autres à Rey, Varamin, Eslamshahr, Ispahan)[76]. Elle draine ses ressources à travers un réseau de *local support groups*, notamment à Atlanta, Boston, New York, San Francisco, Washington DC et Los Angeles. Quel que soit le montant des dons recueillis, l'essentiel est sans doute ailleurs. Le fondateur de la SAF, Abbas Edalat, professeur de mathématiques et d'informatique à l'Imperial College, devient par ce biais l'interlocuteur et le correspondant de diverses institutions scolaires et universitaires iraniennes, en particulier la très renommée Sanati Sharif de Téhéran, et ce en partenariat avec diverses organisations économiques, dont la firme automobile Iran Khodro. Du rôle de donateur à celui d'intermédiaire et de prestataire, il n'y a qu'un pas dont on peut raisonnablement penser qu'il sera un jour franchi. L'Iran représente un marché informatique de 65 millions de consommateurs où tout reste à faire et qui est potentiellement d'autant plus lucratif que la contrebande, le piratage, la régulation oligopolistique et la pluralité des taux de change du rial prévalent - même si, dans la pratique, ces avantages comparatifs peuvent s'avérer de redoutables obstacles[77]. D'autant que la relation à l'Iran n'est pas exclusive et que, le

---

les femmes y jouent un rôle croissant, les acteurs de l'économie informelle et notamment les contrebandiers contribuent à sa prospérité, il peut faciliter le blanchiment des capitaux illicites (Fariba Adelkhah, *Etre modeme en Iran*, *op. cit.*, chap 3).

[76] Bilan d'activité exposé lors de la réunion organisée, à la demande de la Fondation elle-même, à l'IMAN, le 10 juin 2000. Le nombre des participants à cette rencontre fut limité, tandis qu'une autre réunion organisée à Orange County semble avoir accueilli une centaine de personnes. Dans les deux cas le droit d'entrée s'élevait à 50 $.

[77] L'histoire racontée par Abbas Edalat, lors de son intervention à l'IMAN, d'un nombre somme toute limité d'ordinateurs d'occasion, reconfigurés , expédiés en Iran et bloqués à la douane de Téhéran, est à ce propos assez parlante. Il a fallu plus de neuf mois et l'intervention des représentants de l'Iran à l'Unesco et à l'ONU, et celle du directeur du Haut conseil de l'informatique, pour mettre fin au stockage de ces appareils qui vraisemblablement avaient comme seul défaut leur lieu de provenance, l'Europe, et non Dubaï, comme cela se fait d'habitude!

relais dubaïote aidant, le Pakistan et l'Inde ouvrent d'autres perspectives.

La trajectoire personnelle de Pierre Omidyar, véritable *javânmard* de la Toile, n'est pas si différente. Né en France où il a vécu jusqu'à l'âge de six ans, il a fondé en 1995 eBay, un site d'enchères entre particuliers qui s'est imposé comme l'un des quatre grands noms de l'internet, l'une des rares entreprises de la « nouvelle économie » qui a été d'emblée rentable - non, il est vrai, sans commercialiser quelques produits illégaux (tels que des armes, des organes humains, de la drogue), un faux Rembrandt et des ovules de mannequins : « Le site est créé tous les jours par les clients. Ce sont eux qui exercent le contrôle le plus efficace. Quand quelque chose leur paraît douteux, ils prennent contact avec nous, on étudie la situation et on retire l'objet » se justifie Pierre Omidyar qui, décidément très global, boude désormais les fastes de la Silicon Valley et réside alternativement dans le Nevada et en France, où il a lancé une version de son site, ebayfrance.com[78].

Du point de vue de la globalisation de l'iranité, l'islam s'avère un vecteur dont l'importance paraît avoir été largement sous-estimée par la plupart des travaux disponibles. Il faut tout d'abord rappeler, tant cela est aujourd'hui occulté, que cette religion monothéiste est universaliste : elle permet à ses croyants de transcender, sans pour autant les renier, leurs identifications particulières de type régionaliste, ethnique, national ou même confessionnel. Etre musulman, ce n'est pas cesser d'être iranien, mais c'est sûrement dépasser une conception étriquée de l'iranité, cette « fétichisation » si caractéristique de la communauté irano-californienne. Il est remarquable que, par cercles concentriques, les Irano-Californiens musulmans développent, de pair avec une solidarité communautaire ethno-nationale, une sociabilité chiite transnationale et, au-delà, un sentiment d'appartenance à un ensemble islamique qui englobe évidemment leurs coreligionnaires sunnites. De même que dans les autres implantations de la diaspora les lieux de pèlerinage et de dévotion sont souvent fréquentés simultanément par les fidèles des deux confessions - par exemple dans le Golfe, en Syrie ou dans le Baloutchistan -, les Iraniens chiites, avant que ne soient ouverts leurs propres centres, ont longtemps contribué aux activités de la grande mosquée sunnite de Vermont, à Los Angeles, dirigée par les frères Hassan et Maher Hathoot, deux Egyptiens, mais où les Pakistanais et les Afro-Américains musulmans se retrouvent nombreux ; ils lui restent d'ailleurs attachés, continuant de recevoir ses publications ou d'être en partie tributaires de son magistère, par exemple quand il s'agit de préciser le calendrier lunaire (heures du lever et du coucher du soleil, cycle de la lune, décisifs notamment au moment du Ramadan). Bien sûr, tout cela ne va pas sans tensions au sein de l'Ummat, bien que ces dernières n'aient jamais atteint l'acuité des affrontements entre sunnites et chiites à Nashville (Tennessee) ou à Ohio (Dayton) : Andalibian Tehrani, de l'Islamic Service Center, tient des propos très durs à l'encontre des sunnites qui ont « cassé le dos » de Zahra, la fille du Prophète, ou des chiites enclins à se saoudiser, et un Attar, clerc irakien ayant fait ses études à Qom, considère que la République islamique est à l'origine de l'isolement et du retard de l'institution religieuse chiite par rapport aux transformations du monde.

Quoi qu'il en soit, l'islam demeure un accès à l'universel, et ce d'autant plus qu'il se veut désormais, sans complexe et non sans une certaine ironie dans le discours du président de la Fondation Assadiq, Ali Ghazvini, « américain »[79]. Sa langue véhiculaire est de plus

[78] L. Mauriac, « Ebay version France, gare aux enchères », *Libération*, 5 octobre 2000, p. 28-29.

[79] Dans le discours officiel de la République, l'islam « américain » est censé s'opposer à l'islam

en plus l'anglais, et son souci est de devenir une composante du multiculturalisme aujourd'hui constitutif des Etats-Unis. Si les gays sont parvenus en une vingtaine d'années à passer du statut de déviants sexuels honnis à celui de membres d'une communauté ayant droit au respect « P.C. », dit en substance Mike Mirahmadi de l'Islamic Center of Beverly Hills, pourquoi les musulmans n'arriveraient-ils pas *a fortiori*, à leur tour, à éliminer les préjugés dont ils sont l'objet ? Cet « islam américain » porte volontiers cravate. Tel est par exemple le cas d'Ali Ghazvini, alors qu'il est le fils aîné d'un clerc prestigieux et qu'il est lui-même un ancien fonctionnaire de la République islamique. De façon révélatrice, il insiste d'ailleurs sur le fait qu'il n'est pas en Californie en tant que représentant (ou pour le compte) de l'Etat iranien, mais bel et bien en tant que musulman nord-américain décidé à prendre sa part de cette « société avancée » (*jâme'eh pishrafteh*). Encore une fois il convient d'être nuancé. Le souci de vivre son islam à travers les techniques les plus modernes de communication et à travers des centres polyvalents qui n'ont plus grand chose à voir avec les mosquées traditionnelles fait bon ménage avec un solide conservatisme social : le port de la cravate par les hommes n'est pas censé affranchir les femmes de celui du voile. Il n'empêche que ce conservatisme ne mobilise pas que de vieilles barbes. C'est bien à travers les circuits et les centres caritatifs islamiques que les femmes participent à l'espace public, conformément à ce que l'on a pu par ailleurs observer aussi bien dans la République islamique que dans les institutions charitables chrétiennes occidentales ; et les jeunes hommes, quand ils ne sont pas dans les boîtes de nuit, sont très présents dans les célébrations religieuses au même titre que dans les fêtes culturelles. De ce point de vue la capacité d'attraction de l'islam sur les forces vives de la communauté est indéniablement plus grande que celle des mouvements politiques, largement désertés par les jeunes générations. Il n'y a guère que les cabarets ou les soirées privées qui puissent lui faire ombrage, notamment chez les jeunes filles, décidément plus enclines à danser l'*arabi*, le *bandari* et le *bâbâ karam* qu'à participer à des réunions dévotes, sans doute parce que l'espace public reste pour elles chargé de morale, d'admonestations et d'interdictions, quand il est pour leurs frères une instance où « rouler les mécaniques », débattre, organiser, et exercer un leadership. Sans que cela soit très original à l'échelle de la société nord-américaine, un tel conservatisme mobilisateur, fort de ses ressources institutionnelles, de son système scolaire en pleine effervescence et de son propre calendrier rituel amovible et flexible, participe de plain pied au changement social en Amérique. Ainsi, il s'efforce à sa manière de recomposer la relation entre l'islam et la démocratie, une revue comme *The Minaret*, publiée par la mosquée de Vermont, n'hésitant pas à consacrer l'une de ses livraisons aux *Civil Rights* et les notables de la communauté se félicitant d'être reçus désormais chaque année, à l'instar des représentants des autres confessions, par le Congrès au mois de février, ou par le Président au mois de novembre, pour un petit déjeuner à la Maison Blanche.

L'une des expressions de ce dynamisme de l'islam américain est sa dimension notabiliaire. Si la réislamisation de la colonie iranienne en Californie est en partie le fruit de l'arrivée d'une nouvelle vague d'immigrants, moins fortunés, ou des regroupements familiaux, au profit souvent des parents, elle est désormais conduite par des élites éduquées et prospères, telles que des médecins, des dentistes, des grossistes, des professeurs d'université, des *lawyers* et, *last but not least*, des clercs. Ici comme ailleurs, c'est une grossière erreur de voir dans ce processus une manifestation de la pauvreté et

---

authentique ou l'islam sans concession qui prévaudrait en Iran.

de la marginalité. Avant d'être le cri des damnés de la terre, l'islam peut être la griffe de la réussite sociale qu'elle favorise par le biais des néo-*vaqf*, sources d'enrichissement. Le contrôle de ceux-ci est d'ailleurs l'objet de conflits entre les dirigeants de la communauté, et la multiplication des centres religieux s'explique en partie de la sorte, comme l'a illustré la scission de l'IMAN à l'initiative de Dastmaltchi et Abedi : ces derniers ne se satisfaisaient plus de la perpétuation du leadership du centre et auraient souhaité une direction tournante. En tant que tel l'islam est non pas seulement un vecteur de solidarité et d'identité, mais aussi une machine à fabriquer ou en tout cas à consacrer de l'inégalité sociale : la manière dont le tirage au sort, lors de la célébration de la Fête des mères, peut bénéficier aux grandes familles dirigeant le centre de l'IMAN pour la distribution des cadeaux offerts par les bienfaiteurs n'est sans doute pas que le fruit du hasard...

## CONCLUSION

Notre propos n'est pas de réduire la colonie irano-californienne à un regain de l'islam. A dire vrai la dimension communautaire de cette colonie est battue en brèche par l'expérience de ses membres, pensée comme singulière, voire privée. Par définition l'expatriation est une aventure personnelle et le critère de la réussite est d'abord individuel, même si le regard de la famille, des coreligionnaires ou des concitoyens est indispensable à sa consécration - le milieu fournit d'ailleurs bien des ressources, notamment en termes de « liens » (*râbeteh*) ou encore de « chaleureux appuis » (*posht garmi*). Une telle tension entre l'individuel et le communautaire est inhérente à l'expérience sociale de l'émigration. Quand je les interrogeais, la plupart de mes interlocuteurs ont ainsi pu protester de leur « non-représentativité », comme ils l'auraient fait de leur innocence, et ce d'autant plus lorsqu'ils étaient eux-mêmes chercheurs en sciences sociales. L'émigration, c'est les autres !

Bien peu acceptent l'idée que les pratiques et les institutions islamiques constituent un facteur de sociabilité et d'organisation notable de la colonie irano-californienne. Et de fait il est bien possible que la grande majorité des Irano-Californiens musulmans - en dehors même des croyants des autres religions - ne s'y reconnaissent pas et ne fréquentent pas les centres islamiques. Il n'empêche qu'il n'y a guère d'autres institutions politiques ou culturelles qui soient capables de rassembler autant de membres de la communauté, et autant de ses familles. Il ne s'agit certes pas de présumer de l'intensité de la foi ou des pratiques religieuses des Irano-Californiens que l'on peut croiser dans les réseaux islamiques. Tel n'est pas de toute façon notre souci. En revanche il faut bien admettre que l'islam, à la fois comme ensemble d'institutions sociales et comme pratiques sociales communautaires, dispose de véritables atouts du point de vue de la « politique de nostalgie » constitutive de l'expérience de l'émigration et du point de vue des nécessités fonctionnelles de la globalisation.

Aux musulmans, ou aux personnes d'éducation musulmane, il parle de leur enfance, de leur famille et de leur pays d'origine, il offre une manière de célébrer la mort, il fournit un calendrier qui rythme l'écoulement du temps, il dessine un espace social communautaire

qui est un repère précieux dans le contexte de déterritorialisation inhérent à l'expatriation, il est en parfaite affinité avec l'écologie spirituelle en vogue en Californie, il propose un modèle d'organisation de l'enseignement religieux et profane de l'évergétisme et de l'entreprise - celui du néo-*vaqf* - et enfin il permet de gérer une double négociation : d'une part avec la société d'origine, une République islamique ; de l'autre, avec la société d'accueil, que caractérise un multiculturalisme en partie administré par des structures confessionnelles. On ne soulignera jamais assez que le champ religieux est un réel point de rencontre et de convergence entre la société américaine et la société iranienne d'aujourd'hui. C'est dans ce sens qu'Ali Ghazvini voit dans les Etats-Unis une véritable « terre d'opportunités » pour l'islam : il estime y jouir d'une liberté religieuse qu'il n'a pas trouvée dans un pays musulman comme l'Irak ou l'Arabie Saoudite. Ce que j'ai appelé l'américanisation des néo-*vaqf* est une expression, notamment juridique et fiscale, de cette synthèse. A cet égard le regain de l'islam n'est décidément pas un phénomène de marginaux, de déclassés ou de perdants au grand jeu de la globalisation. Il est révélateur que ses principaux animateurs soient des personnes la plupart du temps diplômées et remarquablement compétentes dans leur métier, membres de professions libérales ou universitaires. Cet islam irano-californien tire aussi sa vitalité de l'investissement dont il fait l'objet de la part des jeunes et des femmes, nouveau point de convergence avec la société américaine : pour être islamique, on n'en est pas moins « charitable », et les animatrices de la Fondation de Kahrizak, par exemple, sont membres de la Ladies Charity Society.

Quels que soient le poids réel et l'avenir de l'islam au sein de la communauté irano-californienne, son analyse permet au fond de mieux comprendre la teneur de la globalisation. Elle consiste non pas en un processus univoque d'américanisation, mais en une dynamique réciproque à l'échelle du monde. En l'occurrence la colonie irano-californienne contribue à modifier le multiculturalisme américain en l'élargissant à une composante islamique. Dans ce contexte le chiisme est un élément parmi d'autres, sans doute pas le plus important mais loin d'être insignifiant, étant entendu que les Irano-Californiens ne sont pas pour l'instant, aux Etats-Unis, les plus actifs au sein de cette confession, bien qu'ils en soient probablement les fidèles les plus fortunés. On peut inversement s'interroger sur les effets de ce nouvel islam américain sur la société iranienne elle-même. Là aussi l'accent était jusqu'à présent porté sur des phénomènes extra religieux, tels que l'audience de la musique pop irano-californienne. Mais celle-ci semble aujourd'hui supplantée par une pop produite et composée en Iran même, si l'on en juge par le succès d'un Shad Mehr Aghili[80]. En revanche, l'articulation entre la colonie irano-californienne et la mère patrie est de plus en plus systématiquement médiatisée par l'économie du néo-*vaqf*, sous la forme d'investissements évergétiques ou de simples dons individuels, par exemple à la faveur de voyages touristico-familiaux. De plus le public iranien, grâce aux liaisons télévisées par satellite et au Web, a accès aux sites de l'islam américain, tout comme la communauté irano-californienne peut désormais être à l'écoute de la presse téhéranaise ou de la radio-télévision nationale iranienne.

En d'autres termes l'islam ne sera pas absent d'un éventuel retour en force de la diaspora en Iran, que les autorités essayent désormais de favoriser, ni d'une hypothétique réconciliation entre le grand Satan et la République islamique. On le

[80] Il est d'ailleurs à remarquer que les ventes des CD de Shad Mehr Aghili ont explosé en Californie, à la fin du printemps 2000.

retrouvera notamment au cœur de la « nouvelle économie », dans la mesure où celle-ci est l'une des préoccupations majeures de l'évergétisme intercontinental et où l'enseignement religieux s'est désormais développé sur la Toile. Il n'empêche que l'expérience sociale et religieuse de l'émigration garde quelque chose d'irréconciliable avec la société iranienne. Quelles que soient les restrictions administratives et politiques appliquées aux étrangers vivant aux Etats-Unis, l'Amérique apparaît comme une terre d'opportunités, mais aussi de liberté et de droit. De ce point de vue la liberté religieuse dont se réjouit un Ali Ghazvini va de pair avec une liberté d'entreprendre et de s'enrichir qui est, au dire de mes interlocuteurs, sans équivalent en Iran. Dans la mère patrie les autorités ont toujours un droit de regard sur les biens privés, y compris en vertu de l'article 47 de la Constitution de 1979, quelque chose comme un droit de cuissage économique. Les membres de la diaspora qui reviennent en Iran en ont souvent été des victimes toutes désignées. On aura compris que dans le cadre du néo-*vaqf* la liberté de s'enrichir est indissociable de la liberté religieuse. L'un des problèmes qui se posent pour l'avenir est de savoir si la diaspora en Iran continuera de modifier progressivement les règles du jeu économique, comme elle a commencé à le faire en contribuant au développement des zones franches réactivées ou créées depuis la fin de la guerre, et favorisera l'instauration de l'Etat de droit que le président Khatami appelle de ses vœux. D'ailleurs la thématique de ce dernier ne doit-elle pas elle-même beaucoup à l'interaction entre l'émigration et l'Iran ?

Une autre question qui mérite réflexion a trait à l'éventuelle rétroaction de l'islam de la diaspora sur le nationalisme en Iran. On sait que l'expression de ce dernier a été très vive lors de la dernière campagne législative en février 2000. Traditionnellement les diasporas peuvent nourrir le radicalisme identitaire, et l'invention conservatrice de l'iranité pourrait éventuellement aller dans ce sens. Dans l'état actuel des choses, on tiendra seulement pour acquis que l'émigration, bien qu'elle soit marquée par l'affirmation des minorités ethno-confessionnelles en son sein, ne semble pas devoir nourrir d'éventuelles forces qui menaceraient la stabilité ou l'unité de l'Etat. Il est par exemple remarquable que la Société des Iraniens d'Azerbaïdjan résidant en Californie ait protesté à la suite de la tenue du troisième congrès mondial des Azerbaïdjanais à Cologne, les 2 et 3 octobre 1999[81] : « Tout honnête Azerbaïdjanais est fier de son iranité et n'espère qu'un Azerbaïdjan fertile au cœur d'un Iran libre. Dénoncer de tels congrès fait partie de notre devoir national et d'Iranien (sic). Aussi, tout en ayant la ferme conviction de maintenir et protéger les langues et les cultures ethniques, ainsi que le droit démocratique de s'autogérer selon le principe du gouvernement local (*manâtegh-e dolati* : le persan est plus proche du terme français de collectivité territoriale), nous croyons profondément à l'unité et à l'intégralité territoriale de l'Iran[82] ». Mais, comme on le voit, il n'est pas impossible que l'expérience du multiculturalisme américain fournisse un modèle de référence dans l'un des grands débats qui agitent aujourd'hui la République islamique et qui a trait à la redéfinition des relations entre le centre et les provinces. Les Irano-Californiens apprennent que l'affirmation d'une identité culturelle et religieuse et la reconnaissance de celle-ci par l'Etat ne constituent pas nécessairement l'exclusion de celle des autres et peut s'inscrire dans un cadre institutionnel sans en provoquer l'éclatement. L'implantation régionale des pratiques évergétiques des néo-*vaqf* irano-californiens, couplée avec les sentiments (ou

[81] Les deux premiers congrès s'étaient tenus à Los Angeles et à Washington.

[82] Annonce publiée dans la presse communautaire à Los Angeles en 2000.

la politique) de nostalgie pour la « terre ancestrale » (*zamin-e âbâ-o ajdâdi*), participe à sa manière à la différenciation de l'espace national iranien et à l'affirmation d'intérêts locaux (*mahalli* ou *mantaqehi*) qui interrogent les modes de gouvernement de la République sans nécessairement remettre en cause son intégrité.

Enfin, on ne peut s'empêcher de penser que la liberté religieuse dont jouit l'islam californien et qui est pensée comme telle, par exemple, on l'a vu, par Ali Ghazvini, interpelle directement le type de gestion du champ religieux par le clergé chiite métropolitain. La centralisation de ce champ, si elle n'est pas sans avantages pour la formation d'un Etat bureaucratique moderne, n'en présente pas moins plusieurs inconvénients du point de vue de la formation d'un espace public : elle limite le débat, la réflexion, voire la recherche dans le domaine théologique et religieux, y compris par le recours à la coercition de tribunaux cléricaux spécifiques ; elle a quelque difficulté à s'articuler à la polysémie des pratiques sociales des fidèles, et notamment à l'activisme des deux de ses principaux acteurs, les femmes et les jeunes ; elle plonge dans un certain malaise institutionnel les *mowlawi* sunnites. Ainsi, le détour par Los Angeles permet peut-être de mieux saisir les contradictions dans lesquelles le magistère de Qom s'est enfermé, fort de son histoire séculaire, de ses ressources économiques et de l'instauration d'une République islamique. C'est un vrai « effet de globalisation » que de voir la liberté religieuse en Californie secouer les certitudes de l'institution cléricale d'un pays qui se défie de l'« agression culturelle » de l'Occident. Les dynamiques réciproques qui unissent la colonie irano-californienne à l'Iran participent à la redéfinition conflictuelle de la République islamique. Peut-être est-ce de la sorte qu'il faut comprendre l'invocation de Tocqueville dans le message que le président Khatami a adressé à la nation américaine sur les ondes de CNN, le 7 janvier 1998, en guise de prélude à une normalisation des relations entre les deux pays et à ses retrouvailles avec la communauté iranienne d'outre-Atlantique, avant son intervention à l'Assemblée générale des Nations Unies en septembre : « Nous ressentons une affinité intellectuelle avec l'essence de la civilisation américaine » car, aux Etats-Unis comme en Iran, « la liberté trouve sa source dans la religion ».